Le Juré

ŒUVRES DE THÉATRE D'EDMOND PICARD

DISCOURS SUR LE RENOUVEAU AU THÉATRE.

DÉSESPÉRANCE DE FAUST, Prologue pour le théâtre en 4 scènes.

JÉRICHO, Comédie-drame en 3 actes.

FATIGUE DE VIVRE, Comédie-drame en 4 actes.

PSUKÈ, Dialogue pour le théâtre, en 1 acte et 9 scènes. — Frontispice par LOUISE DANSE.

LE JURÉ, Monodrame en 5 actes. — Préface sur le *Monodrame*, et sur le *Fantastique réel.* — Frontispice par ODILON REDON, gravé par LOUISE DANSE.

EN PRÉPARATION

AMBIDEXTRE JOURNALISTE, Comédie-drame en 5 actes.

LE TÉMÉRAIRE, Drame historique en 8 tableaux.

EDMOND PICARD

Le Juré

Monodrame en cinq actes

FRONTISPICE

par ODILON REDON *gravé par* LOUISE DANSE

BRUXELLES

PAUL LACOMBLEZ
ÉDITEUR
31, rue des Paroissiens

Vve FERD. LARCIER
ÉDITEUR
26-28, rue des Minimes

1904



Quatre exemplaires sur Japon.

—

Il a été tiré du « Juré » cent exemplaires in-4°
de grand luxe
en caractères gothiques
sur papier de Hollande Van Gelder,
avec portraits
d'Odilon Redon et d'Edmond Picard
et six illustrations originales
par ODILON REDON.



A Jules LE JEUNE,

Ministre d'État,

ancien Bâtonnier des Avocats à la Cour

de Cassation de Belgique.

Celui qui s'honore

d'avoir été votre premier stagiaire

vous offre cet hommage

d'un cœur qui ne saurait oublier

qu'Avocat vous lui avez inspiré le goût

des vérités juridiques,

Artiste, le goût des beautés littéraires.

Le Monodrame

En avez-vous assez des Conférences lues, ce genre bâtard de la leçon et du discours, où l'orateur disserte sur un sujet le plus souvent dogmatique, parlant un article de revue avec la préoccupation de faire valoir moins ce dont il parle que lui-même, le parleur?

En avez-vous assez du Monologue, passé à l'état de persécution mondaine, saynète puérile, chansonnette récitée, d'une monotonie de procédé agaçante, à la portée des petits jeunes gens impuissants à se produire autrement?

En avez-vous assez de la Lecture par laquelle on révèle, en un débit fort terne, et dans l'immobilité de la posture assise, ce que vous pourriez mieux déguster vous-même au coin du feu? En avez-vous assez?

Oui, n'est-ce pas, depuis que cela dure; lecteurs, monologuistes, conférenciers diminuent en qualité s'ils augmentent en nombre, et la curiosité va s'émoussant.

Et pourtant l'universalité du phénomène ne vous a-t-elle pas donné à penser qu'il correspondait à un besoin, et que cette façon d'entretenir le public « à haute voix », dans des lieux qui, en général, ne sont pas le théâtre, moins pour l'instruire que pour tenter de le charmer artistiquement, pourrait, mieux comprise et mieux réalisée, aboutir à un genre plus distrayant?

D'autre part, avez-vous réfléchi aux difficultés énormes de faire arriver une œuvre dramatique à la représentation; de telle sorte qu'on ne saurait dire s'il est plus aisé de la créer que de la faire jouer? D'où stérilité désolante pour une des formes les plus attachantes de la Littérature, surtout en Belgique, où avoir une pièce sur l'affiche est une bonne fortune exceptionnelle, et une pièce qui réussit, un prodige.

N'est-il pas possible de combiner ces éléments en apparence disparates et d'en faire un mélange qui nous sauverait de l'ennui des Conférences lues en même temps qu'il délivre-

rait la littérature dramatique des entraves qui la paralysent?

Quand on lit la première partie du « Faust » de Gœthe, on est frappé à la fois du puissant intérêt dramatique de l'œuvre et de l'impossibilité de la mettre au théâtre. Des épisodes multipliés, souvent très courts, des descriptions mises dans la bouche des personnages pour suppléer au décor absent. On se figure vivement les lieux, on sent que l'action indiquée par le dialogue y serait très belle, mais pour en faire une représentation sur la scène, il faudrait des remaniements considérables.

Les pièces de Shakespeare laissent une impression analogue, et ceux qui, de notre temps, ont essayé de les jouer telles quelles, ont mal réussi; d'excellents critiques déclarèrent, après l'épreuve, qu'elles n'étaient pas faites pour le théâtre contemporain. Là aussi des épisodes variant incessamment, et des descriptions parlées fréquentes. Les décors n'existaient pas au temps du grand tragique, ou ils étaient rudimentaires. La scène et la salle étaient disposées comme celles où ont lieu les conférences modernes.

Assurément, voilà des observations qui

rendent perplexe : elles ne tendent à rien moins qu'à proclamer injouables, à moins d'une mutilation sacrilège, des chefs-d'œuvre d'art dramatique incomparablement au-dessus de tout ce qu'on représente aujourd'hui.

Je m'y résigne difficilement.

C'est la question des décors, des changements et de la figuration, qui cause l'embarras. Notre public n'admettrait pas des transformations si répétées et nos machinistes non plus. Ces derniers sont pourtant infiniment plus habiles et ont à leur disposition des moyens d'action insoupçonnés au temps d'Elisabeth.

Singulières contradictions !

Qu'y a-t-il donc qui nous empêche d'interpréter et surtout de goûter ces œuvres admirables qu'exécutaient les ancêtres de manière à enthousiasmer ?

Était-on plus facile à contenter ?

Faible raison, car les représentations avaient lieu devant une Cour raffinée et fastueuse. De plus, les pièces du grand Will étaient comprises, admirées sans réserve ; or, cela n'aurait pas été possible avec une mise en scène qui eût été nécessaire et qu'on eût absolument négligée.

L'explication n'est-elle pas ailleurs?

Dans la conception shakespearienne, le décor matériel, peu réalisable alors, n'était-il pas un accessoire inutile? Pour le grand poète et pour tout son temps, la règle n'était-elle pas de le faire surgir fortement dans l'imagination des spectateurs par ces descriptions à grandes touches, souvent violentes, qui nous choquent quelque peu dans le dialogue des personnages en scène?

Cette observation a une grande portée. Elle explique deux choses obscures : la multiplicité des changements de lieux et les tirades descriptives. Elle est aussi d'accord avec l'idée qu'on se fait de l'art du décorateur et du machiniste à cette époque primitive, ainsi qu'avec la tradition historique; les décors étaient dédaignés. Elle fait évanouir l'étonnement de ceux qui, voulant jouer actuellement ces drames puissants, n'y obtiennent que des effets médiocres parce qu'ils ne réussissent pas à adapter à l'œuvre des moyens matériels la suivant dans son développement rapide et changeant.

Mais s'il en est ainsi, s'il a existé un genre de littérature dramatique sans décors, y suppléant par des artifices de style, comportant

toutefois le débit à haute voix et la mimique, pourquoi n'essayerait-on pas de le rénover, ne fût-ce que pour rendre Shakespeare autrement que par la lecture des yeux, dans un fauteuil? N'y a-t-il point parmi nos ressources contemporaines ce qu'il faut pour le pratiquer? Et si, allant au delà, on cherche à réaliser un art analogue, quelles modifications seraient à introduire dans les procédés dont il a laissé d'immortels vestiges?

Certes, on aurait peu de chance de réussir en jouant « Hamlet » ou « Macbeth » sur l'estrade d'une salle de Conférences, avec autant d'acteurs qu'il y a de personnages dans la pièce, ... et sans décors. Nous sommes si accoutumés aux merveilles de la mise en scène, que nous ne nous accommoderions pas d'une troupe entière évoluant dans le vide.

Mais, imaginez qu'une seule personne, comme dans les Conférences, les Monologues et les Lectures, tienne la redoutable estrade. L'absence du décor ne choque plus. Imaginez que, déclamant un drame, au lieu de dire seulement : « le théâtre représente une forêt, — le théâtre représente la salle du trône », elle lise, avant de commencer le dialogue, une

description vraiment littéraire, mais à l'emporte-pièce, faisant « tableau » dans l'esprit des auditeurs, avec une intensité qui les transporte au lieu où il faut être. Imaginez qu'alors, le livret à la main, debout, avec une mimique sobre mais saisissante, avec une accentuation pénétrante, elle rende la scène. Est-ce qu'il n'y aura pas là un genre littéraire nouveau, masquant la banalité des Lectures, des Monologues et des Conférences, sous l'action se développant dans le décor évoqué par l'imagination, genre tenant à la fois de l'œuvre écrite et de l'œuvre jouée, du Livre et du Théâtre ; évitant les inconvénients du premier : l'apparence terne, — et les inconvénients du second : la complication des moyens ; utilisant en lui donnant une expression inattendue ce besoin d' « entendre parler autrui » ; reprenant la tradition shakespearienne, mais l'adaptant à notre temps.

Je précise, car la chose en vaut la peine.

Un auteur veut écrire pour le théâtre. Il hésite, car sera-t-il jamais représenté ? Pourtant le sujet, tel qu'il le conçoit, s'accommode mal du roman. Mieux que cela : son tempérament est celui du dramaturge. Faire sa pièce

quand même? Que vaut une pièce non jouée? Courte par essence, nécessairement composée de mots expressifs, de phrases brèves, d'intentions, de sous-entendus à exprimer par le jeu des acteurs, elle risque de paraître une chose morte et de rester incomprise. Pour citer une fois de plus Shakespeare, n'est-ce pas le sort que lui font, en ce siècle, beaucoup de ceux qui le lisent : Très beau, sans doute, mais hors de notre portée? — Écrire dans ces conditions n'est guère tentant. Aussi le fait-on peu, et chez nous, ne le fait-on presque pas. Qui doutera pourtant que, chez tant d'écrivains qui éclosent en Belgique, il y ait des aptitudes pour le théâtre?

Mais qu'un artiste se dise : « Ne pensons plus au théâtre proprement dit avec loges, banquettes, rampe, décors, directeur, machinistes, actrices et acteurs. Ce sont là de bons instruments, mais on peut s'en passer. Je vais écrire ma pièce pour qu'elle soit lue, à haute voix, devant un public comme celui des Conférences. Les décors, je les remplacerai par des descriptions, qu'il faudra faire aussi évocatives que possible, qui ne seront pas des hors-d'œuvre, mais des morceaux de style se rattachant

intimement à l'ensemble. Pas de troupe : ce sera le rôle du lecteur de varier juste assez le ton, l'accentuation et de mimer autant qu'il le faudra pour donner l'illusion du jeu. Pas s'asseoir, pas se masquer à moitié derrière une table : debout, le manuscrit à la main, la face bien visible, le geste modéré, un va-et-vient circonscrit, rien d'excessif, une action constante et concentrée. L'œuvre sera divisée en actes et en scènes ; les épisodes pourront être aussi sommaires et aussi multipliés que le sujet le comportera, puisque tout ce qui est matériel est peint par les mots. La longueur sera celle des drames, des comédies, et la lecture aura la durée d'une représentation, moins les entr'actes remplacés par de courtes pauses. Le style pourra être le style intensif et sobre du théâtre, car l'accent et le jeu serviront à souligner, à éclaircir, à renforcer. L'ensemble devra se dérouler avec des liaisons plus visibles et plus fréquentes, mais le mouvement général, le dialogue, seront ceux d'une œuvre dramatique. Les scènes muettes sur les planches seront rendues par la parole. Il en sera de même des personnages : une esquisse rapide, vigoureuse. Enfin, parfois, une musique mélo-

pique, continue, pourra servir d'appui, augmenter l'émotion.

Si l'artiste se charge de reproduire lui-même ce qu'il aura ainsi fait, quelle vérité dans l'expression, et, pour lui, quelle jouissance ! Dans l'Art, la période d'enfantement est assurément la plus délicieuse. Combien pâles, après elle, les satisfactions de la publicité ou du succès! Mais communiquer ce qu'on a créé, rendre tout ce qu'on a voulu y mettre, dévoiler les secrets des moindres recoins, à chaque nouvelle interprétation mieux comprendre, découvrir quelque effet d'abord inaperçu, avoir la joie d'un imprévu constant, éprouver les sentiments que les liens avec l'auditoire se serrent et que la pensée pénètre davantage, quelle joie, quelle ivresse, quelle récompense !

Et quelle source féconde aussi de corrections et d'améliorations pour l'œuvre, vue chaque fois en meilleure lumière.

Conférences ! Monologues ! Lectures !

Si, au lieu de ces simagrées artistiques et de ces procédés démodés, nos écrivains inauguraient le « Théâtre pour lecture à haute voix » que je viens d'esquisser : le « MONODRAME *» (on dit bien Monologue), ils donneraint à la*

situation un renouveau dont elle a besoin et ouvriraient à notre littérature dramatique un genre qui lui rendrait la vie.

Je confesse que c'est ce que j'ai tenté en écrivant le « Juré » et en allant le lire, ou plus exactement le jouer, un peu partout en Belgique.

Le Fantastique réel

Pour l'Art, qu'est-ce que le Fantastique?

C'est le BIZARRE DANS L'EFFRAYANT.

De premier mouvement, on se sent enclin à dire : C'est tout ce qui est extraordinaire et hors réalité. Définition inexacte et d'une intensité insuffisante. Les contes de fées sont extraordinaires et hors réalité, mais ils ont une douceur, un charme tranquille, qui les excluent du fantastique. Ils ne sont que « merveilleux ». Et, d'autre part, telle histoire vraie, ou qui peut l'être, la « Grande Bretèche », de Balzac (un amant qui se laisse emmurer), est fantastique, car elle est bizarre et elle est effrayante.

Quels espaces pour l'écrivain!

Tout ce qui déchaîne la terreur, pourvu que ce soit l'étrange. Et quelle action sur le lecteur, sur l'auditeur, puisque l'extravagance

et l'effroi ont, de tout temps, par une séduction invincible, captivé l'âme humaine, foyer de contradictions, de faiblesses, de désirs maladifs !

Celui qui, le premier, eut l'idée de cet alliage, inventa, sinon le plus élevé, certes le plus impressionnant des genres.

Le bizarre dans l'effrayant !

La formule est nette. Elle marque à la fois les éléments mis en œuvre et les effets qu'ils produisent. Les instruments employés sont si puissants qu'il y a équation entre eux et les coups qu'ils portent. Étonner ! Effrayer ! Cette simultanéité, qui frappe, sans intervalle entre la lumière et le choc, comme l'éclair et la foudre, découvre « a priori » l'exceptionnelle vertu du procédé. A peine s'annonce-t-il que déjà il agit.

Le merveilleux n'est pas le Fantastique, disions-nous. Le suprasensible ne l'est pas davantage. Que de fois on les a confondus, embarrassé de donner une définition exacte. On a compris, dans le fantastique, les rêves de tous ceux qui ont chevauché la chimère. On a dit de lui qu'il s'alimentait de tout ce qui est illusion et mensonge poétique. On l'a assimilé

au tragique, qui n'en est qu'une fraction, — à la monstruosité qui n'en est qu'une autre fraction.

Mais il faut, quoi qu'on en ait, revenir à la formule : le bizarre dans l'effrayant !

Et le premier terme de cette formule révèle que le fantastique peut puiser à deux sources d'où sort la grande classification de ceux qui s'y sont adonnés.

Le bizarre est tantôt dans l'imagination, tantôt, et avec plus d'intensité inquiétante, dans la réalité. *L'imagination se travaille librement. Elle cherche à l'intérieur, tournant sur elle-même et se pétrissant.*

Déployant les ailes du rêve et volant au loin, dans les clartés, dans les ténèbres, sans sortir de son intimité : un infini. Rien ne la contraint : elle est libre dans l'esprit libre. Elle combine, elle invente, elle va, vient, à sa fantaisie. Elle est bizarre comme elle le veut. Et l'effrayant qu'elle y mêle, elle le triture à sa guise. Si, à cette mixture, elle ajoute quelque réalité, c'est comme piment et toujours à dose secondaire.

« La chute de la Maison Usher », d'Edgard Poë, reste le type inégalé de ce genre : « le fantastique imaginatif ». C'est en lui que le

grand Américain a surtout vagué, suivant en cela, mais dépassant Hoffmann. Et après comme avant eux, dans tous les temps, par tous les pays, le fantastique imaginatif, à de rares exceptions près, a été le seul en littérature. En lui s'égarent, en nos heures modernes, les cohortes des Symbolistes, avec la devise : « Réalité », prétexte à rêves, — « Nature », simple point de départ pour la chimère.

Un autre fantastique se lève et gagne.

Je le nomme : « Fantastique réel ».

Il a sur la vie, sur les hommes, sur les choses, des vues défiantes et des réflexions inquiétantes. Tout n'est pas aussi simple qu'on le croit. Les événements n'ont pas la logique que notre pénétration débile leur prête. Il y a des dessous, des mystères. « Les sciences les plus positives n'ont rien dit de la raison première d'un seul phénomène. C'est la simplicité des relations qu'elles découvrent qui fait leur force apparente. Dès qu'elles s'attaquent à des problèmes complexes, elles se perdent dans les conjectures. Elles commencent à peine à balbutier une réponse aux questions que l'homme se pose. Du berceau à la tombe, la nature encombre notre chemin d'insolubles mystères.

Les curiosités qu'elle nous met au cœur, elle ne les assouvit jamais. La science évoque des idées, bien plus qu'elle ne résout des problèmes ; et notre globe sera refroidi avant que le Sphynx éternel ait répondu à un seul pourquoi. »

Le monde est plein d'étrangetés.

Les yeux vulgaires ne les voient pas, n'ayant que ce dont disposent les yeux vulgaires. Pour se rendre compte et discerner ces côtés effrayants des choses, il faut se débarrasser de la routine qui explique tout par des raisons banales. Le surnaturel, au moins pour notre intelligence bornée, abonde. Les faits ont, entre eux, peu de suite. L'imprévu nous surprend à tous les tournants. Et ce spectacle de prévisions incessamment démenties, de l'inconnu dévoilant sans trève ses apparitions, sont dans cet éternel bizarre l'éternel effrayant. Oui, partout autour de nous, toujours pour nos regards étonnés, le réel est fantastique, et découvrir, décrire cela, c'est faire... du Fantastique réel.

Genre rare ! jusqu'ici presque inaperçu. Il veut une attention constante et, au-dessus, un dédain brutal des idées routinières. Pour s'y

accoutumer il faut presque se dire : Rien n'est normal ; tout le paraît, mais rien ne l'est ; les rapports de causalité ne sont qu'apparents ; au fond, rien n'est moins justifié que la succession des événements ; ce qui arrive, c'est ce à quoi on ne pense pas ; tout arrive autrement qu'on ne le pensait, sinon complètement, au moins dans les détails.

Pourquoi ? C'est ce pourquoi qui est bizarre et en mettant en relief cet universel phénomène, on aboutit à l'effrayant.

Je pense à quelqu'un. Il survient. Pourquoi ? — Je vois quelqu'un. Je l'aime invinciblement. Pourquoi ? — Des malheurs, des bonheurs se suivent, en série. « Ils semblent s'appeler les uns les autres. » Pourquoi ? — Réalité. Mais réalité bizarre. Et quand elle se répète, réalité effrayante.

Du fantastique, donc. Mais non visible pour le premier venu. Ou s'il le voit explicable d'après lui, par des inductions, des rapprochements, des ingéniosités. Soit. Pour un autre, inexplicable ! et s'il a l'esprit apte à désagréger les relations fictives, matière à fantastique.

Mieux que cela. Des phénomènes évoluant, eux-mêmes étranges et terrifiants, mystérieux

dans leur « processus » connu, baignant dans l'inconnu par leurs rouages. Macbeth et Banco! lady Macbeth et Duncan! Et plus haut encore, Hamlet! donnant le spectacle effrayant et bizarre des manifestations externes d'une âme flottante se combinant avec un événement terrible : réaction prodigieusement compliquée de chimie psychologique, réelle pourtant, mais réelle au même degré que la combinaison dans une cornue de deux corps que le hasard n'avait jamais mis en contact.

Les maladies psychologiques raffinées. L'intrusion sourde et délicatement funeste du déséquilibre dans la pensée, dans les sentiments. Ce qu'on nomme l'analyse psychologique, jusqu'ici comprise pédantesquement, même dans la littérature la plus novatrice, comme aliment d'un examen froid, scientifique. Au lieu de cela, la vision aiguë, le détaillé prudent comme si l'on maniait des poisons, l'insistance sur les côtés terribles, horribles de ces affections indiscernables pour l'ordinaire des hommes. Le drame de ces événements tranquilles, mais épouvantables comme des convulsions dans l'immobilité.

Du FANTASTIQUE RÉEL, *partout, oui. Des*

régions noires à explorer comme l'inconnu des continents non parcourus. Toute une friche pour l'art, pour la littérature. Ce qu'on a fait dans l'imaginatif, le faire dans la réalité.

Un mystère, c'est la plus profonde chose qu'il y ait pour exciter l'émotion humaine. Ne vous laissez jamais connaître entièrement, si vous voulez intéresser toujours. La Nature, d'elle-même a cette habileté dans ses œuvres.

Qu'il y ait toujours un secret.

Qu'une énigme demeure, par quelque côté indéchiffrable, et tourmente, tourmente, tourmente... Pour l'œil de l'artiste, ce monde plonge en un impénétrable, et l'exprimer en ses ténèbres grimaçantes : c'est l'art du fantastique. Il faut qu'il reste des nœuds d'obscurité, sans une lueur, et que, dans ces nœuds, on sente l'inconnu et que, de cet inconnu, sorte de l'effroi, sorte de l'horreur, vers lesquels on revient invinciblement. Des « Histoires extraordinaires », a dit Poë, — « d'étranges histoires », a dit Tourgueneff, — « une histoire sans nom », a dit plus profondément Barbey d'Aurévilly. En les lisant, doivent surgir de front la curiosité et la crainte ; en les quittant, on doit éprouver le sentiment d'une délivrance

et le bien-être d'une dilatation avec une longue et persistante traînée de trouble, quelque chose comme un cauchemar faiblissant, comme une « jettatura » diminuante.

Ne passez plus indifférent dans les milieux où vous a mis le Destin. Promenez circulairement vos regards sur le fourmillement presque imperceptible des choses. Soyez comme un malade s'éveillant la nuit, se dressant sur son séant et regardant, les yeux fixes, dans le lointain énigmatique et inquiétant des ombres. Près de vous, tout près, constamment, le fantastique évolue. Il fait, autour de vous, ses passes magnétiques. Prenez garde, il peut vous saisir dans le lacis de ses complications. Guettez-le, vous pouvez le comprendre, et, à votre tour, le dominer, non pour en régler les capricieuses détentes, mais pour alimenter vos œuvres. En cela ses maléfices vous serviront, et ses mystères, et ses abîmes.

Le Fantastique réel ! Oui. Il est là, dans le voisinage ; il a passé hier, il passera demain. Guettez. Guettez comme le faisait un soir Théophile Gautier. Tout va, certes, le plus naturellement du monde. Voici la table, voici l'écritoire, voici le papier sur lequel je dessine

mes phrases. Au-dessus le gaz. Là-bas des livres. Mon chien noir dort sur un fauteuil. Un ami lit dans ce coin pendant que grince ma plume. Rien n'est plus simple. Et pourtant... ne va-t-il pas arriver quelque chose? Il y a eu un soupir dans le corridor... le vent. Il y a eu un craquement dans la boiserie. Je suis inquiet... je suis ému... Une corde du piano casse et vibre dans sa caisse fermée. D'une rose dormant dans un vase, des pétales s'effeuillent. Deux petites taches rouges montent aux joues de mon ami. Qu'est-ce?... C'est étrange tout cela... Pénétrerais-je dans le monde invisible?

Non, c'est le réel, mais le réel vu, senti en ses accidents énigmatiques, avec intensité.

Écoutez mieux, regardez davantage. Guettez. Tout est vibrant d'étrangeté. Le surnaturel transparaît sous cette vie paisible. Il y a la Lumière noire, *comme a dit superbement Gustave Le Bon de l'énergie tapie, concentrée, emprisonnée dans la matière. Tout est simple? Non, rien vraiment n'est simple. Mais, pour discerner cela, il faut une allure d'esprit spéciale, et le réaliser est un art spécial... le Fantastique réel.*

Le Juré

Le Drame se passe dans une grande ville d'Europe.

PERSONNAGES

PIERRE LARBALESTRIER, Médecin.
LE CONDAMNÉ.
LE SPECTRE.
CATHERINE, vieille servante de Larbalestrier.
L'AVOCAT.
UN PASSANT.
UN AMI DE LARBALESTRIER.
UN CONFRÈRE DE LARBALESTRIER.

La Foule.
Le Jury, le Président du Jury.
La Cour, le Président de la Cour, le Greffier.
Les Gendarmes, leur Commandant.
Le Cocher de la voiture cellulaire.
Un Homme du peuple.
Le Directeur de la prison, les Guichetiers.

MUSIQUE

La lecture sera accompagnée de musique en sourdine, consistant en quelques mesures reprises constamment, sur un thème variant pour chaque acte et approprié au caractère dominant de celui-ci. — Voir à la fin du volume.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

L'affaire en est à la dernière audience; le Jury délibère.

Un dimanche, mais sans repos pour la population de la grande cité que les débats d'un procès retentissant, conduit avec une lente minutie, ont amenée au paroxysme de la surexcitation et de l'acharnement contre l'Accusé.

Le soir, mais sans la paix, car partout, dans le vieux Palais de Justice et aux alentours, gronde le bourdonnement d'une ville n'ayant d'autre préoccupation que sa curiosité et sa rage cruelles. Elle veut, elle attend, elle pressent une condamnation à mort.

Dans la salle des assises, sous le clair-obscur d'un éclairage de hasard, au milieu de l'atmosphère étouffante vomie par les calorifères, ici

les sièges de la Cour, les bancs en amphithéâtre du Jury, la cage de l'Accusé, vides, mornes, attendant le retour de leurs tragiques occupants; là, derrière la massive balustrade, un entassement de corps et de têtes, agité de remous et de rumeurs, noir dans les dessous où se piètent les corps, clair de l'éclat des chairs dans les dessus où pullulent les visages : la Foule! non plus agrégat d'âmes capables de pitié, mais hydre farouche, tenaillée aux entrailles par des appétits sanglants; tantôt, elle a hué la Défense tentant un dernier assaut pour emporter l'acquittement.

Du dehors arrive en bruit régulier, sinistre, de fer heurtant les pavés, le piétinement d'escadrons de Gendarmes occupant militairement les cours.

Les jurés sont menacés. S'ils ne frappent point, ils seront frappés eux-mêmes. La fureur populaire, depuis six mois, depuis le crime, leur crie le verdict! Elle veut être obéie. Des sabres sont là pour protéger la Justice qui refuserait de tirer son glaive. Pris par le froid de cette nuit de décembre, les cavaliers, sous leurs bonnets à poil et leurs manteaux sombres, tournent en un circuit lugubre, ininterrompu.

SCÈNE DEUXIÈME

Dans ce drame aux proportions colossales, où tout est multitude et agitation, il n'en est qu'un qui soit seul, immobile, muet : l'Accusé. On l'a ramené au cabanon sans feu, où pour lui se sont consommées, désespérantes et longues, les minutes des suspensions d'audience. Oh ! si longues ! Et moins longues pourtant que les minutes présentes, ces dernières de l'horrible événement qui, brusquement, l'a saisi dans son existence, comme une bête féroce surprenant un passant et, les crocs au flanc, l'entraînant vers son antre.

Par le judas de la porte, apparaît de temps en temps la face d'un gardien.

L'Accusé sait quel ouragan de haine l'emporte vers l'abîme. Sa pénétrante intelligence, dont l'adresse et la force sans cesse manifestées au cours des débats n'ont servi qu'à irriter un public prévenu, lui fait comprendre que là est le péril insurmontable. Coupable ou non, ce que nul ne peut dire, ce n'est plus à sa conscience que vont ses préoccupations. Il sent que désormais ce mystère, capital pour une justice qui eût été divine, ne compte pas pour

cette justice lâchement humaine. Innocent ou indigne, son sort ne dépend plus de la vérité. Il ne dépend même pas des règles habituelles de la procédure criminelle : des preuves contre lui il n'y en a point; ses avocats l'ont démontré avec la clarté resplendissante de l'évidence. Non, tout est dans l'affolement de l'opinion ! Il n'est plus un accusé comparaissant devant des juges, il est un gibier poursuivi, traqué par une meute que rien ne peut apaiser.

SCÈNE TROISIÈME

Tout à coup, grêle, une sonnette retentit.

C'en est fait ! Le Jury a décidé.

Une explosion de silence ! Plus un bruit, plus un souffle...

Seul, au dehors, le piétinement monotone de la cavalerie.

Les jurés entrent un à un par la porte étroite, sombres, gênés, ne regardant personne dans cette salle où tous les regards les dévorent. Ils s'asseyent, étrangers, croirait-on, l'un à l'autre.

La Cour paraît en sa trinité de magistrats, rouge et noire.

Le chef du Jury se lève, mal affermi, tenant

de la main gauche, tremblante, le verdict qu'il va lire, de la droite, tâtonnant pour trouver la place de son cœur, qu'il doit toucher, selon la loi. Et il prononce :

Sur la première question : Oui. — Sur la seconde question : Oui.

Ces deux oui tombent sourdement comme des coups de maillet.

Une immense et sauvage acclamation jaillit de l'auditoire. Et un instant après, en un écho prolongé, elle est répétée par la foule au dehors. Le tumulte des chevaux en est couvert. Monstrueuse d'épouvante, elle plombe l'accusé dans son cabanon, pareille au flot qui défonce une embarcation. Il a l'impression de sa cervelle se retournant sous son crâne comme une tasse pleine qui basculerait. Une nuit effroyablement noire emplit d'un seul jet sa pensée. Et tout de suite après, comme brûlées par un éclair, ces ténèbres sont sanglantes. Deux coups de tonnerre, l'un chassant l'autre : le désespoir faisant place à la rage.

On l'introduit, on le pousse à son escabeau, et le Greffier, indifférent et morne, relit les deux réponses, répète les deux Oui qui le sacrent assassin et le marquent pour la peine de mort.

Il écoute, raide, bandé comme un arc par toutes les fibres exaspérées de son corps maigre et nerveux, le visage exsangue et jaune, les yeux, sous leurs profondes arcades, brûlant pareils à deux clous de phosphore, une balafre brunâtre qui va de la commissure des lèvres à la tempe soudain rouge de sang. Et alors, par une détente furieuse, dardant son bras comme s'il lançait un couteau empoisonné, en une clameur qui paraît plus tonnante que celle de la foule,... il crie aux jurés : « Je vous maudis ! ! ! »

Ils frissonnent et se penchent comme sous une volée de mitraille. Le visage du condamné, diabolique, hypnotisant, gueule encore fumante d'où vient de sortir le terrible projectile, est pour jamais imprimé dans leur souvenir. Coin battu dans le métal par un écrasant balancier, il les scelle de sa cuisante empreinte. Tous l'ont subie, tous ont pâli.

Un instant dérangée, la machine judiciaire reprend son fonctionnement impitoyable.

Ce n'est plus pourtant l'insolente assurance de tantôt : le dramatique incident a laissé une vapeur de doute et d'inquiétude, partout promptement épandue. Le cri du condamné, protesta-

tion déchirante, reste aux oreilles en une résonnance âpre et mourante.

Ailleurs sont les âmes quand le Président lit les redoutables formules :

« Tout coupable d'assassinat sera condamné à mort. — Tout condamné à mort aura la tête tranchée. »

La salle se vide avec une grondante rumeur.

SCÈNE QUATRIÈME

Le docteur Larbalestrier a été du jury.

Il vient de sortir du Palais et s'est arrêté sous le péristyle, au haut du grand escalier, d'où l'on domine la place. Malgré l'heure nocturne, elle est grouillante de monde. Il ne peut passer, et, au coin de la rue qui s'ouvre droite devant lui, la même marée noire et résonnante a tout envahi. La multitude s'opiniâtre à attendre la voiture cellulaire qui doit ramener le condamné à la prison.

L'escorte n'ose sortir.

On craint que durant sa marche lente au travers de cette houle, la voiture ne soit mise en pièces et le prisonnier écharpé. Dans le coin, à sa gauche, le Docteur aperçoit, gardée par les

Gendarmes, la grande porte dont les battants doivent s'ouvrir pour livrer passage.

Il demeure, dans l'ombre, d'abord regardant, puis invinciblement attiré dans des rêveries.

La Ma-lé-dic-tion?...

Ce procès, désormais célèbre, quelles circonstances empreintes de fatalité l'y ont entraîné! Les médecins sont éliminés d'ordinaire de la liste où les jurés sont tirés au sort. Une inadvertance l'y avait laissé. Et son nom était sorti pour la session. Et il était sorti pour l'affaire. Et le sort l'avait amené hors de l'urne quand les récusations étaient épuisées. A quatre reprises, le Destin l'avait choisi et maintenu. Quand, à la première audience, l'Accusé lui apparut, il avait été frappé d'une vague analogie entre sa nature et la sienne : sèche, nerveuse, agitée. Quand il dit son âge, c'était le sien : cinquante ans... Et parmi ses prénoms, il y avait le sien : Pierre... Il en ressentit un malaise. Mais bientôt il avait été captivé par le puissant intérêt de la cause. Son esprit, audacieusement chercheur, qui lui avait acquis une notoriété bruyante et entourait son cours à l'Université d'un nimbe d'excentricité, s'attacha aux débats avec âpreté. Il était devenu le juré

important, attentif, avide, ne perdant aucun détail, prenant des notes, posant des questions. L'Accusé avait vite démêlé en lui l'adversaire redoutable et le duel se concentra entre eux. Sa conviction s'était formée dès les premiers jours, inflexible : l'homme était coupable, l'homme était un assassin. Une sorte de divination à laquelle il se confiait dans ses recherches scientifiques, s'imposait, insurmontable.

Un témoin, examiné et contre-examiné, entendu, rappelé, objurgué, secoué par l'Accusation et la Défense, inébranlablement affirmait qu'il avait vu l'Inculpé sortir de la maison du crime, la nuit du crime, et le reconnaissait... à sa balafre. L'alibi qu'on opposait laissait place à l'incertitude. Ce témoignage d'un homme sûr, d'un esprit droit et calme, lui avait paru écrasant. Il ne travailla plus qu'à butiner les indices qui le confirmaient. Souvent, dans cette œuvre enchevêtrée, ses regards et ceux de l'Accusé s'étaient croisés comme des épées, et quand la Malédiction retentit en son éclat de foudre, c'était vers lui, il l'avait senti, qu'elle était surtout dirigée !... Que lui importait ? Il avait fait son devoir. N'avait-il pas jugé d'après son intime conviction ? Dans la chambre des délibé-

rations, un juré, pris d'un grand trouble au moment du vote, lui demanda, à demi-voix, comme une grâce : « Que faire ? » Et il ordonna ferme et net : « Répondre oui. » Il avait eu pourtant une brusque émotion quand, au dépouillement, il apparut que le verdict était rendu par huit contre quatre. Huit !... Ainsi le sort du condamné avait dépendu de sa voix et de celle du voisin qu'il avait conseillé. Huit !...

Il en était donc qui doutaient ?...

Et cette pensée et ce nombre le tourmentaient depuis, allant, venant, passant, repassant dans son cerveau avec une persistance obsédante : Huit !... Huit !... Durant les dernières formalités, quand la défense demandait acte des irrégularités qu'elle croyait avoir surprises, quand le Président prononçait l'interminable arrêt, le même monosyllabe battait sur ses lèvres les oscillations d'un pendule : Huit !... huit !... Huit !... huit !... Et il entendait, venant d'un lointain profond, diminuante, la Malédiction. Il avait eu aux narines une odeur bitumineuse poussée dans la salle en ce moment par l'haleine des calorifères, et sur la langue une saveur amère, régurgitée de l'estomac sous l'ébranlement de l'émotion.

Maintenant le grand air froid et l'immobilité de la station l'ont apaisé. La résolution musculaire s'opère.

Oui, décidément il a fait son devoir en étant sans pitié.

Quatre autres, il est vrai, ont pensé différemment. Mais pour lui, avec lui, il y en a eu huit!... huit!... Au fond de la chambre obscure de sa mémoire, se forme et s'évanouit périodiquement la fluctuante image d'un cartouche qui, dans la salle d'audience, sur la paroi d'en face, montrait, équilibrée et rigide, la balance de la Justice, appuyant son fléau horizontal sur la pointe d'un glaive court.

Cette Ma-lé-dic-tion?...

SCÈNE CINQUIÈME

Brusquement il se fait une poussée et des clameurs jaillissent devant la porte que garde la Maréchaussée.

On vient de l'ouvrir à deux battants.

Dans la baie éclairée par la lueur blafarde des lanternes apparaît la voiture cellulaire; sous le capuchon qui protège le siège, le Cocher, un petit vieillard, tient les guides, le

fouet levé, prêt à frapper l'attelage. D'une voix sonore et menaçante, un officier crie à la foule : « Au large ! Garde à vous ! » Les sabres sont au vent. Les chevaux, piqués de l'éperon, retenus de la bride, piaffent. Ils vont prendre leur élan : instinctivement, la masse humaine s'écarte, creusant une tranchée. « En avant ! » commande la même voix. Les Gendarmes rendent la main à leurs montures, et le petit vieillard fouette l'attelage avec furie. Tout part, comme si l'escorte et la voiture ne faisaient qu'un. La foule pousse une huée formidable qui se répercute dans les sinuosités des rues adjacentes. La trombe passe devant l'escalier au haut duquel est Larbalestrier. En tournant au grand trot, les roues de derrière du véhicule, lancé à fond de train, heurtent les murailles. Les hurlements de mort continuent effrayants. Malgré la rapidité de cette fuite, un Homme du peuple, un sauvage, a passé sous la tête des chevaux, et d'une brique, frénétiquement, accroché à la prison roulante, martèle à coups redoublés la caisse de tôle : l'horrible bruit de chaudron domine le vacarme de la multitude et, à l'intérieur, terrifie le Condamné qui, des deux mains, s'appuie aux parois, emporté dans

le cauchemar de cette course vertigineuse. Derrière, la foule se précipite, glapissante et tourbillonnante, comme les eaux déplacées par le taillemer d'un steamer, reviennent en mugissant dans son sillage. La chevauchée, pareille à une charge, s'engouffre dans le défilé sombre et escarpé qui mène à la Prison.

Derrière, sur la place, aux pieds de Larbalestrier, quelques curieux restent, les yeux pleins encore de cette tumultueuse vision, épars comme au ciel des nuages isolés errants après un orage.

Fin du premier acte.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Il est une heure du matin.

Par centaines, les citadins rentrent chez eux, animant les rues du bruit de leurs pas et de leurs colloques. On dirait la sortie d'un théâtre énorme, d'un Colisée après une tuerie de gladiateurs et de bêtes féroces.

Pierre Larbalestrier chemine seul, songeur.

Cette Ma-lé-dic-tion ?...

Certes, son impérieuse nature lui répète : Tu as fait ton devoir. Le mascaron à la balance symbolique qui hante sa vision intérieure, le proclame en son muet et rigide emblème.

Mais cette accumulation de spectacles imprévus et tragiques a lézardé d'une fêlure son assurance quoiqu'il s'arc-boute par un opiniâtre effort contraire. Et par un caprice misérable de

faiblesse cérébrale, chaque fois qu'il se dit : J'ai fait mon devoir, il entend machinalement sonner, pareil au tintement d'une clochette venant d'un au-delà indéfinissable : Huit, huit!

Du doute?...

Oui, il y a depuis tantôt du doute en lui, faible, indistinct à l'égal d'une étoile scintillant aux plus nébuleuses régions du firmament visible. Et ce doute, ce doute importun pour son orgueil, provient de ce que quatre bourgeois imbéciles et timorés, craignant de troubler leur digestion et leur sommeil par le souvenir d'une condamnation capitale, ont, se dit-il, dans leur lâche prudence, préféré voter : Non.

SCÈNE DEUXIÈME

Il arrive au vieil et vaste hôtel que lui a laissé son père, l'avocat renommé qui... était toujours pour l'acquittement, lui... il s'en souvient. Manie professionnelle, étroit esprit de corps.

Il ouvre. Il croyait la maison endormie. Non. La servante, Catherine, contemporaine de l'existence paternelle, rongée du souci du procès, l'attend, accroupie sur les marches de granit, dans l'allée cochère.

Elle se dresse brusquement. — Eh bien, Monsieur Pierre? — Eh bien, nous l'avons condamné. — A mort? — A mort. — Quel malheur! dit la vieille; il me semblait qu'il était innocent!

Le Docteur tressaille. Comment, elle aussi? Irrité par la contradiction échappée à ce cœur simple, il allait lui jeter une brutalité quand, consternant prodige, il entrevoit, rapide comme le mouvement de déclic d'une instantanéité photographique, l'image de l'accusé, diaphane décalque, d'une tristesse inexprimable, surgir entre lui et la servante et s'évanouir. Et il entend le bruit d'un baiser, comme si l'apparition avait voulu reconnaître la fraternelle pitié de cette humble.

Le Juré sent aux narines l'odeur bitumineuse des assises et dans sa bouche l'amertume qui lui était montée aux dents. Hors de lui, il s'écrie : Pourquoi t'essuies-tu le front! — Je ne sais pas, dit la fille effrayée. — Tu n'as rien vu, tu n'as rien senti? — Non, rien... rien... et elle recule devant la menace de son regard fou. Elle reprend, bégayante : — Qu'avez-vous, Monsieur Pierre? Je ne vous ai jamais vu comme ça!

Il se frotte fiévreusement les yeux. — Tu as raison, dit-il.

Et subitement adouci : Monte avec moi. Tu me coucheras comme lorsque j'étais petit.

SCÈNE TROISIÈME

Sa chambre est celle de son père. Son lit, le lit massif où, dix ans auparavant, « celui qui était pour l'acquittement, toujours, » était mort dans les violences vésaniques d'une fièvre cérébrale. Haut, se drapent, au-dessus, les rideaux fanés, sombre retraite d'où descendent les songes.

Il se dépouille de ses vêtements devant la vieille servante avec la liberté d'un enfant et elle borde sur lui les couvertures avec la sollicitude d'une mère. Le voyant agité, elle s'assied, le considérant, inquiète et tendre.

Pour toute lumière, une bougie à lueur de veilleuse.

Au milieu de son trouble expirant, le sommeil vient. — Quelle heure? demande-t-il. — Deux heures, répond-elle.

Il s'endort.

Immédiatement il plonge dans les mystères

et les incohérences du rêve. Il revît le procès.

Ce fut d'abord le jour, déjà lointain, où il avait, pour la première fois, entendu parler de l'événement terrible. On venait de découvrir le cadavre et dans les journaux, dans les conversations, on se perdait en un labyrinthe de conjectures.

Puis tous les incidents qui avaient surexcité l'opinion et auxquels malgré sa volonté de rester confiné dans ses recherches et ses études, il avait pris intérêt ; une légende d'amour, mélange barbare de passion exaltée et de férocité ; la clameur publique désignant l'assassin ; l'arrestation ; l'instruction. Son esprit errant sur cette succession de faits mobiles et fugaces, revoyait tout, entendait tout ; les détails infinis de ce passé flottaient dans l'eau immobile et claire d'un étang. Une lourde pierre y tombant brouillait toutes les images. La muraille de sa chambre s'entr'ouvrait et de la fente était projetée une tête de mort qui s'adaptait à un squelette, venu il ne savait d'où, accroupi sur sa poitrine ; son poids l'étouffait en même temps que sa vue le glaçait d'effroi. Il était soudain dans le cabinet du président du tribunal, occupé à réduire de moitié la liste où le jury

devait être pris. Le magistrat allait biffer son nom : le squelette détournait la plume. Avec son hideux compagnon, il était transporté chez le président de la Cour d'appel qui devait faire la seconde réduction de moitié. Quand la plume touchait son nom, le squelette la détournait encore. Larbalestrier voulait s'avancer, réclamer, crier : une puissance irrésistible le clouait sur place; ses pieds semblaient prendre racine, son corps était changé en bloc de granit. Maintenant, c'était aux Assises : haletant, il assistait au tirage au sort des jurés; distinctement, à travers les parois de l'urne, il lisait les noms sur les vingt-quatre bulletins réglementaires. A côté du greffier était le squelette lui tenant le poignet, dirigeant sa main, empêchant que le nom du docteur Larbalestrier ne vînt en ordre utile pour être récusé. Il était du Jury ! Le squelette disparaissait sous le plancher de la salle d'audience; la tête seule restait à la surface et c'était le crâne mutilé de la victime, parmi les pièces de conviction, au pied du bureau de la Cour. Les débats se déroulaient : étrange revirement ! Les circonstances favorables à l'accusé, les doutes, les incertitudes, les fragilités de l'instruction à charge, les subti-

lités du réquisitoire seuls le frappaient dans son rêve, s'enfonçant un à un dans sa cervelle comme des aiguilles; il les sentait serrées, lancinantes, indétachables, et ce supplice durait, durait, devenant plus intolérable d'audience en audience. Il entrait, coiffé de ce casque de torture, dans la chambre des délibérations. Le squelette était là. Il voulait voter Non. Le squelette lui prenant les doigts, le faisait voter Oui. Et présentement il était sur lui, grimaçant et oppressant. Larbalestrier s'épuisait en efforts pour le secouer. Le spectre résistait en ricanant. Brusquement la tête sautait à la muraille qui se crevassait pour la recevoir. Il était sous le péristyle du Palais respirant avec soulagement l'air glacé de décembre. La foule s'agitait avec son bruit de marée sur les grèves. Les battants de la porte tournaient, la voiture cellulaire et l'escorte prenaient leur élan frénétique. Hommes et chevaux étaient écorchés vifs! A la pointe des sabres tremblotaient des flammes qui versaient leur lividité sur les visages sans peau et les muscles sanglants! En passant, un des cavaliers le saisissait au col de sa main rouge comme de la viande de boucherie et l'enlevait; l'étreinte molle l'étranglait, l'affreux fantôme le

projetait devant lui contre l'arrière de la voiture à laquelle il adhérait retenu, par d'inexplicables ventouses; au-dedans, le squelette, qui avait maintenant la tête de l'Accusé, battait les uns contre les autres les os cliquetants de ses mains, et atrocement joyeux, recommençait son ricanement; il était emporté, les pieds grattant le pavé, rebondissant, et c'était sur son dos, sonore comme un tambour, que l'homme à la brique battait son pas redoublé retentissant!

Larbalestrier s'éveille, poussant un grand cri!

Il est couché sur le ventre, les bras étendus. Catherine, debout et épouvantée, le frappe entre les épaules.

Il se retourne pâle, le pouls accéléré, la figure baignée de sueur, poussant des gémissements inarticulés, les yeux effrayants, fixés sur la servante.

— Oh! Monsieur Pierre, s'écrie-t-elle, qu'est-ce qui vous arrive? — et lui prenant une main, elle la frotte pour lui faire reprendre ses sens.

Il pousse un soupir qui s'exhale comme une plainte douloureuse. — Quelle heure? demande-t-il, comme si les derniers mots qu'il avait prononcés avant de tomber dans l'horrible cauche-

mar fussent restés voltigeant sur ses lèvres. — Deux heures et quart, répond-elle.

Deux heures et quart ! Et il s'était endormi à deux heures. Ainsi il n'a fallu qu'un quart d'heure pour retracer ces mois avec une minutie de détails prodigieuse, pour qu'il eût ces apparitions hallucinantes qui avaient bouleversé son organisme. O miracles des phénomènes psychiques !

Il se souvient de la vision dans laquelle Mahomet contempla toutes les merveilles du ciel et tous les supplices de l'enfer, si courte que l'eau contenue dans la jarre qu'il avait renversée en tombant en extase n'était pas entièrement écoulée quand il reprit ses sens. Il se souvient des naufragés qui se noient, en quelques secondes repassant toute leur vie !

Encore une fois, il pousse un soupir qui s'exhale comme une plainte douloureuse.

— Ma bonne Catherine, dit-il, voilà ce que c'est que de jouer au juge.

Elle riposte naïvement : — Si vous êtes comme ça, vous, qu'est-ce que doit être l'Autre !

Larbalestrier a une secousse. L'autre? Encore une fois l'autre ! Allait-il devenir un

vampire? — La pauvre fille, sans le savoir, avait serré l'écrou qui le pressait cruellement.

— On ne sait pas, dit-il, quel est le pire sort, celui du juge ou du condamné...

— Va-t'en, reprit-il après un silence durant lequel on entendait battre son cœur, comme si sa poitrine était devenue de bois. Va-t'en... N'éteins pas la lumière!...

Il a peur, l'homme de science. Il sait, le médecin, que la nuit, l'obscurité favorisent les hallucinations et en augmentent l'intensité. Il sait que c'est surtout dans les ténèbres que les visionnaires s'agitent, parlent, chantent, crient, disputent, se plaignent et s'épouvantent.

Cette Ma-lé-dic-tion?...

SCÈNE QUATRIÈME

L'aube tardive des jours d'hiver le trouve méditant.

Calme, aussi, malgré cette commotion violente.

Il se rendait compte. Il avait subi le contrecoup des événements insolites où le Hasard l'avait engagé. Il avait eu, la veille, une hallucination isolée, apparaissant parfois chez ceux

qui n'ont aucun signe de folie, et qui guérissent promptement. Il était facile de déraciner ce parasite vénéneux. Certes, quand l'erreur de plusieurs sens se montre dès le début, comme cela lui était arrivé, le pronostic peut être inquiétant parce qu'il semble annoncer un désordre cérébral intense et profond. Mais, n'avait-il pas conscience de ses fausses sensations et la pathologie n'enseigne-t-elle point qu'en pareille occurrence le cas a peu de gravité? Y aurait-il opiniâtreté, recrudescence? Alors seulement et à la longue, il faudrait redouter une direction vicieuse de l'organe. Ah! il saurait résister. Pris à l'improviste, en traître, il avait pu être entraîné dans la spirale des incohérences et dans le tourbillon des images fantastiques. Ces terreurs enfantines étaient le lot des esprits débiles, mais non le sien. Ne vantait-on point sa force de caractère et sa ténacité de volonté? Il saurait, il voulait être victorieux dans cette lutte avec la folie.

Il se lève.

Une cloche grave battait l'heure dans la tour voisine de la gothique cathédrale. Soudain attentif, il compte... huit heures!... Huit!!... Ah! ce nombre!... ce nombre qui tourne au sym-

bole par une coïncidence puérile et de mauvais augure.

SCÈNE CINQUIÈME

Il s'en fut à l'hôpital faire sa clinique. Il donna son cours à l'Université. Il passa deux heures dans l'amphithéâtre. Il visita ses malades.

Il se surveillait... anxieux... Rien... plus rien. La paix était rétablie en lui... Non rien... vraiment rien... Et la nuit?... rien non plus.

L'équilibre est retrouvé; le repos réintègre son cerveau.

SCÈNE SIXIÈME

Pourtant il pense à l'Autre.

Les journaux continuaient de s'en occuper. On racontait qu'il persistait à affirmer son innocence. On savait aussi, habituelle indiscrétion, que quatre jurés s'étaient prononcés pour lui. Une partie du public lui restait favorable. Mais la majorité le proclamait justement frappé.

Il s'était pourvu en cassation. On attendait

le résultat de cette nouvelle et suprême instance.

Oui, le Juré, quoi qu'il fasse, pense à l'Autre, invinciblement. Il n'en parle jamais mais il y pense. Chaque jour davantage. Et cela l'épouvante. Cette préoccupation froide et claire est pour lui poignante presque à l'égal du cauchemar dont l'estrapade l'avait disloqué la nuit de la condamnation.

SCÈNE SEPTIÈME

Un incident singulier apporta un appoint terrible à cette anxiété qui le démangeait.

Un soir, il croisa un passant et eut l'impression que ce passant était balafré... comme l'Autre. Il reçut un choc. Il s'arrêta. Il le regarda s'éloigner. Puis brusquement il le suivit, le dépassa et revint.

En effet, c'était une balafre brunâtre, montant de la commissure des lèvres vers la tempe... Mais non... Etrange jeu de lumière... non !... non !... Le voici qui passe... c'est un cigare... dans le coin de la bouche... relevé... barrant la joue... donnant à distance l'illusion d'une cicatrice.

Ah! si le témoin qu'on avait entendu aux Assises s'était trompé!!!

SCÈNE HUITIÈME

Ce fut la pierre arrachée ouvrant la brèche.

Le doute sur la culpabilité, cancer imperceptible, maintenant gagne, rongeur, gagne sans cesse, s'infiltrant, le tourmentant, impitoyable. Un déplacement lent, mais continu, de tous les éléments du procès s'opère en lui, malgré sa résistance désespérée. Une végétation touffue sort de dessous la surface que seule il avait vue durant les débats et la submerge. Ce qui lui paraissait principal devient secondaire. Tel fait qu'il tenait pour un argument irréfutable, se métamorphose, dans sa conscience malade, en une insignifiance.

Il perçoit désormais le sens de ces plaidoiries émouvantes qu'il avait taxées de jeux d'éloquence et de déclamation. Il se souvient de ces appels à la logique judiciaire qui revenaient dans la défense: «Il n'y a pas de preuves. Il n'y a que des préventions. Les préventions sont le crime des honnêtes gens. Dans le doute, il faut acquitter.» Et aussi de cette phrase, aujour-

d'hui fatidique, de l'un des avocats : « Ce n'est pas pour l'Accusé que j'ai peur, Messieurs les Jurés, c'est pour vous. »

Des preuves, en effet, depuis la rencontre de l'homme au cigare, il n'y en a plus. Rien de direct, rien de décisif. Des indices, des présomptions, des rapprochements, une nuée de choses incertaines, conjecturales, flottantes, discutables. C'était ce bataillon de fragilités, qu'une presse enragée et une opinion affolée chassaient devant elles et qu'elles avaient lancé sur le Jury. Avait-il jugé librement ? Dans le tourbillon de ces passions, de ces rumeurs, de ce désordre, un juge reste-t-il maître de soi-même? Battu par tous ces vents, subissant l'orage de ces fureurs, que vaut, misérable jouet, le Oui qu'il prononce? Était-il possible que lui, esprit dogmatique, rétif à la persuasion, exigeant, pour admettre le moindre phénomène, des expériences répétées, contrôlées, concordantes, se fût laissé entraîner à une conviction qui n'avait pour soutien que des hypothèses ?

Hélas! oui, cette faiblesse, il l'a eue. Mais aussi, dès les premiers mots par lesquels cette Justice, qu'il voulait servir, l'avait dirigé dans son devoir, ne lui avait-elle pas dit qu'il devait

s'attacher moins aux preuves qu'à son intime conviction ? L'intime conviction ! Cet état d'âme venant on ne sait d'où, formé on ne sait comment, pareil à un arrêt sans motifs, que rien ne contrôle, qui peut sortir même du néant, qui sert d'appui à tous les entraînements, à tous les préjugés, à toutes les iniquités ! Aujourd'hui il voit cela en pleine lumière. Mais alors, durant cette période néfaste, tout était dissimulé sous le langage légal, séducteur et pompeux.

Et dans sa mémoire revient, en lettres de fer, cette instruction que le Président des Assises avait lue aux Jurés, debout et découverts, et que, la main levée vers le ciel, ils avaient fait serment d'observer, lui, les yeux levés sur le mascaron à la balance symbolique : « Vous jurez et promettez, devant Dieu et devant les hommes, de décider d'après votre intime conviction. » Et cette autre, lue par le Chef du Jury, avant de commencer la délibération et affichée en gros caractères dans le lieu le plus apparent de leur chambre : « La loi ne demande pas compte aux Jurés des moyens par lesquels ils se sont convaincus ; elle ne leur prescrit point de règles ; elle ne leur fait que cette seule question, qui

renferme toute la mesure de leurs devoirs : Avez-vous une intime conviction? »

Il s'était conformé à cette direction captieuse.

Il l'avait eue, despotique, cette intime conviction. Mais quand, avec angoisse, il scrute ses souvenirs et sa conscience, revisant les matériaux dont elle a été forgée, il ne trouve qu'alliages impurs et métaux falsifiés.

Ardemment, sans oser le dire, cachant comme une faillite l'écroulement qui s'est fait en lui, ne révélant à personne l'énigme de l'altération que remarque déjà son entourage, il souhaite la cassation de cette œuvre devenue un remords. Il a entendu répéter un dicton du Palais : « Heureuse chance aux accusés qu'on juge à nouveau. » Mais un magistrat à qui il a demandé son avis sur les probabilités du pourvoi, a répondu : — On ne casse pas dans de pareilles affaires.

Il attend.

Et son anxiété croît. Les hallucinations ne sont pas revenues, mais il sent les points de leur faufilure, et son expérience médicale lui dit que la fièvre d'inquiétude, qui ne le quitte plus, prépare la rechute.

SCÈNE NEUVIÈME

Le pourvoi devait être jugé en février.

Un matin son journal lui apprend que la cause est appointée au... huit! Le chiffre maudit revient encore! Pourquoi cette persistance du hasard? Pourquoi le pressentiment angoisseur qui l'étreint?

Il n'ose pas, le jour fixé, approcher du Palais. Il n'ose pas s'enquérir du résultat. Une répulsion instinctive l'écarte de ce drame judiciaire qui s'achève, mais qui n'est qu'un acte dans son drame personnel.

Il apprend le dénouement, le soir, comme il était sur le chemin de sa maison. Un ami lui dit, l'arrêtant au passage : — Eh bien, voilà votre homme définitivement condamné. Le pourvoi a été rejeté. Cela doit vous faire plaisir?

Le Juré reçoit le coup comme un malade à qui, sans qu'il s'en fût douté jusque-là, on révèle qu'il est perdu. Il regarde son interlocuteur d'un air hébété; et, sans pouvoir exhaler une parole de son gosier subitement contracté, il reprend sa marche, trébuchant.

La lutte va recommencer!

La lutte contre qui?... contre quoi?...

Contre l'inconnu terrible des aliénations mentales, quand celui qui attaque et celui qui se défend, c'est le même être, et que l'arme qui devait parer les coups, est aussi celle qui les porte. Une intelligence qui sombre, contrainte de trouver en elle les ressources pour empêcher son propre engloutissement.

SCÈNE DIXIÈME

Sans qu'il eût pu dire par où il avait cheminé, il est à sa porte.

Il entre.

L'allée est sans éclairage. Quand le vantail est retombé, plus d'autre lumière que celle de la lune dont la clarté crépusculaire baigne le jardin.

Larbalestrier s'arrête, pétrifié.

Là, devant lui, au fond, le condamné est debout, maigre, le dos tourné, les mains dans les poches de la capote trop large qu'il avait lors du procès, la face contre le mur, regardant, immobile,... on ne sait quoi... Et il croit entendre sa voix saccadée, tremblante, telle qu'elle interrompait les témoins aux Assises, dialoguant maintenant avec « un invisible ».

Son sang a reflué. Un frisson, agile et froide couleuvre, serpente dans ses vertèbres. L'impression qui l'a envahi est celle de son enfance, quand la nuit, après des récits de revenants, se dressant sur son lit, il voyait des spectres dans les vêtements accrochés à la muraille.

Et, en effet, il s'en aperçoit maintenant, frissonnant encore de la secousse que lui a imprimée la terreur : ce qu'il a pris pour le Condamné, ce sont les plis d'objets suspendus au porte-manteau. La voix, c'est celle d'un passant attardé : il l'entend encore. Mais aux narines il a eu l'odeur, au palais la saveur qui lui rappellent le passé lugubre.

Pures illusions, fausses sensations!

Et son angoisse se résout en un rire.

En lui le médecin parle à l'homme, au malade, s'efforçant de le rassurer. Une forte impression, le souvenir d'un événement qui a eu un grand retentissement, la peur, le remords, l'obscurité, l'action d'une lumière pâle et douteuse, la concentration de la pensée, la méditation prolongée sur un sujet unique, produisent, par l'association des idées, de tels phénomènes ; lorsque l'esprit est ainsi préparé, les choses les plus familières se transforment en fantômes.

Oui, mais le médecin lui donne aussi les prévisions désolantes à tirer de ces prodromes morbides. Affaissé dans un fauteuil, près de ce lit où il ne repose plus, ces prévisions l'assiègent.

La fausse sensation causée par un objet sensible, n'est-elle pas l'avant-courrière de l'hallucination qui surgit en l'absence de tout corps extérieur? Ne se transforment-elles pas l'une dans l'autre? L'intelligence, d'abord peut dominer, mais insensiblement elle faiblit et le Fantastique devient maître à son tour. La perception, la mémoire, l'imagination, apportent alors leur contingent aux conceptions délirantes et se transforment en nourricière de la folie. Lorsque l'homme est subjugué par la superstition ou la terreur il n'est point d'idées bizarres qui ne puissent devenir pour lui des réalités. Qu'importent sa force intellectuelle et la vivacité de son originale nature? Ces facultés indociles qui l'ont fait supérieur peuvent être les premières à le trahir en préparant les voies à la folie approchante. L'hallucination, ce vêtement extérieur d'une réalité absente, n'a-t-elle pas tué Swammerdam au milieu de ses plus brillantes recherches? Silvio Pellico, enfermé au

Spielberg, ne se levait-il pas précipitamment la nuit, une lampe dans sa main tremblante pour chercher d'où venaient les gémissements qu'il croyait entendre? Semblables aux insectes qui, durant l'été, bourdonnent par myriades dans l'atmosphère, les pensées fantastiques voltigent sans cesse autour de la cervelle humaine. Parfois elles s'abattent sur elle et la dévorent. Et ceux qui, par un prodige de volonté, conservent assez d'empire sur eux-mêmes pour dissimuler leur martyre et continuer la vie, demeurent la proie des chimères incessantes et cruelles. Impuissants à cantonner la démence dans un recoin de leur esprit, ils s'usent à chercher le remède à leur malheur, et leur intelligence, destituée de sa netteté et de son énergie, sombre à la longue dans la honte et l'horreur de la folie.

Et, poussé plus avant par ce besoin d'analyse qui est l'habitude de sa profession et le secret de sa notoriété, il examine les circonstances qui ont pu donner aux événements une influence si âcre sur son individualité. Il songe à son Père, il songe à sa Mère, dont il tient sa chair d'une sensibilité exaspérée, dont il a hérité une mélancolie profonde, prompte à succéder aux

élans de la passion et de l'enthousiasme. Il songe à l'éducation qu'il a reçue, capricieuse, où la discipline la plus rigoureuse venait après l'indifférence et l'abandon, où son imagination tantôt comprimée, tantôt livrée à toute sa fougue, l'avait prédisposé aux bizarreries et aux écarts.

Son Père, ce grand excentrique, sans cesse entraîné vers l'idéal et l'impossible, se repaissant d'extravagances, transformant sans effort tout en aventures, puisant dans le désordre exubérant de sa vie l'éloquence emportée qui lui avait procuré la richesse et la gloire et mettait chez ses contemporains un pardon facile au bout de ses plus violentes incartades.

Sa Mère, cette grande exaltée, cantatrice célèbre, que les allures héroïques et la magnificence de son père au temps le plus ardent de sa maturité avaient séduite, et qui, durant quelques mois, pleins de tendresse, de folies, de querelles, s'était attachée à lui en des amours épiques et légendaires, le quittant enfin rassasiée et fatiguée d'une existence aussi en dehors du train habituel des choses.

Car Pierre Larbalestrier est fils naturel. Il n'a passé auprès de sa mère que les années de

sa petite enfance et ne la connaît que par un portrait que son père avait résolument et presque insolemment appendu dans son cabinet d'avocat, œuvre superbe, qui la montre avec sa haute taille, ses yeux profonds d'un violet fané, sa chevelure hiératique et son masque de médaille. Quand elle mourut dans l'incendie du théâtre d'une grande capitale, son Père était accouru revendiquer son fils, l'avait ramené et l'avait reconnu. C'est dans la maison du célibataire qu'il a grandi, sous les coups de vent des excentricités paternelles, à peine tempérées par les leçons de quelques maîtres de hasard.

Aujourd'hui, ce passé, dont il s'enorgueillissait comme d'une noblesse, le plaçant haut en dehors de la banalité bourgeoise, l'auréolant d'étrangeté, et qui avait été la matière dont s'était formée sa fière indépendance, lui apparaît à l'improviste avec de funestes présages : il a en lui une hérédité issue de ces deux natures exceptionnelles dans l'étrange, développée et surexcitée par une éducation sans règle. Son individualité est suspecte et viciée dans son origine. Le redoutable apport des affections congénitales conspire contre lui. Les forces qu'il doit mettre en jeu pour tenter la résistance sont la

cause première du mal affreux dont la plaie empire.

Creusant les causes plus mystérieuses encore et plus éloignées qui le résorbent dans cette tragédie, il se demande si c'est fatalité ou si c'est châtiment? Car déjà ce ferme esprit chancelle en des superstitions secondaires. Le navire fait eau. Il attribue une vertu prophétique ou révélatrice à des insignifiances. Voulant allumer un bec de gaz, deux fois l'allumette s'est éteinte. Il s'est dit : Si elle s'éteint une troisième fois, c'est qu'il est innocent. Et elle s'est éteinte une troisième fois. Et il a eu un tremblement.

Tantôt il doute de sa liberté et se croit le jouet du Destin, écrasé entre les meules de lois naturelles supérieures pour lesquelles il ne compte guère plus qu'un vermisseau. Tantôt il admet sa responsabilité et s'avoue coupable de jugement téméraire à l'égard de l'Infortuné dont l'ombre importune le pourchasse. Est-ce trop expier ce crime que de le payer de la perte de la raison?

Fin du deuxième acte.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Les jours qui suivirent, il se dédoubla, à côté de lui-même comme un infirmier.

Il voulait s'abstraire de l'affaire. Mais, guêpe acharnée, elle revenait le piquer de son dard, invinciblement.

Les journaux mâchaient et remâchaient les restes du procès.

Il en était qui demandent hautement qu'on fasse, pour le condamné, exception à la coutume de commuer la peine de mort.

Ce crime, abominable par son astuce et sa félonie, ne commande-t-il pas d'être sans pitié?

Certes, s'il en est l'auteur.

Mais, en est-il l'auteur?

Toujours cet insoluble problème!

La possibilité d'une rigueur suprême ravive les souffrances morales de Larbalestrier.

L'horreur entrevue d'un tel dénouement, par une révulsion célébrale, éloigne les illusions sensorielles.

SCÈNE DEUXIÈME

Grâce fut faite de la vie.

Le condamné fut transféré dans une prison cellulaire, pour y commencer cette éternité : les travaux forcés à perpétuité.

Les doutes sur le procès, passagèrement comprimés, reprennent alors chez le Juré leur expansion et avec eux les fausses sensations exaspérantes reparaissent.

Des images informes, difformes, lui viennent aux prunelles par bouffées. Son intelligence s'ouvre à leur invasion.

Dès que le crépuscule tombe, dans le lointain capricieux des ombres, la sinistre figure se forme. Aux angles des rues, vers le haut des façades, à l'entrée des allées où les arbres entrelacent le dédale ostéologique des branches, vague et blême, glabre et décharné, se dessine le spectre. Larbalestrier, malgré son courage,

ne marche plus que dans les zones où porte l'éclat du gaz. Il se surprend à courir quand il traverse quelque carrefour enténébré. Dans les glaces, à l'improviste, il voit, non son image, mais celle du Condamné, s'effaçant vite pourtant, s'irradiant, et sans bruit rentrant dans le cadre avec des déformations ondulantes.

Couché, il n'éteint plus sa bougie. Il a entendu des pas dans le mur. Il a senti sur son visage haleter une bête invisible. Devant ses yeux, béants sur le noir, il a vu s'agiter le lacis d'images changeantes et monstrueuses. La vieille Catherine, une nuit, vient souffler la flamme palpitante, croyant à un oubli. Il se réveille et dans une agitation violente, lui ordonne de la rallumer. Elle le fait, étonnée de sa colère et de son effroi.

Il se retourne involontairement à des inflexions, à des accents qui dans les conversations des premiers venus, lui semblent la voix du Condamné.

Ce n'est plus la puérilité du nombre huit. Non : une résonnance générale de l'atmosphère, parfois se précipitant en appels alarmants de ce timbre exécré.

Et il le voit dans sa cellule, tondu, rasé,

misérable, pitoyable, redoutable,... sous l'uniforme gris des reclus.

SCÈNE TROISIÈME

Un des jurés fut condamné pour vente à faux poids.

Il l'apprend. C'est un des huit.

A l'instant il revoit le cartouche à la balance : celle-ci n'est plus équilibrée et rigide, elle n'appuie plus horizontalement son fléau sur la pointe du glaive court : elle penche !

Il secoue la tête, fermant les yeux, se contractant en un effort. Va, va, malheureux ! raidis-toi en vain, regarde : elle penche, elle reste penchée ; désormais tu ne la verras plus que penchée !

SCÈNE QUATRIÈME

La maladie n'était plus niable.

Il écoutait ronfler le tourbillonnement de sa tête éperdue.

La conscience de son état était le seul élément qui lui donnât quelque espoir.

Car il reste vrai, n'est-ce pas, que tout cela n'est qu'illusion ?

Cette persécution impitoyable ne correspond à aucune réalité. Il ne se fait pas, il ne peut se faire que ce misérable, irrémissiblement enfermé, puisse détacher de son corps prisonnier une apparence vengeresse acharnée à le poursuivre. Non, ceux qui, dans le passé, ont cru à ces infernales merveilles, se trompaient ; ceux qui, au temps présent, y croient encore, se trompent. La Science rit de ces superstitions. Inexplicable aérolithe, nul fragment du monde invisible ne tombe parmi nous. Non ! non !! non !!! ce n'est pas un démon venu du dehors par un impossible prodige. C'est lui-même, dans son infirme nature, qui crée ces monstres, qui évoque ces insanités pareilles à une éruption pustuleuse,... et c'est sur lui qu'il faut agir.

Mais que faire ?

Comment retrouver cette paix si douce, maintenant détruite, cet orgueil de marcher dans sa force, libre de soucis et gonflé d'espérances ?

Ah ! qu'ils sont loin, ces jours où, dans sa belle virilité, il se sentait maître de lui-même et des autres !

Que faire !

La pratique banale parle de douches et de saignées, de purgatifs et de vésicatoires. Ah ! cette thérapeutique des maisons de santé est bonne pour les natures vulgaires. Mais lui, lui, qui de son esprit exercé ne découvre dans ses organes aucune lésion, aucune altération physique, qui se sent atteint au plus profond de son être moral, ce n'est pas à cet empirisme qu'il doit recourir. « Où sont les remèdes qui soulagent les souffrances de l'âme, arrachent de la mémoire un chagrin enraciné, effacent du cerveau l'empreinte des douleurs qui l'assiègent, et, avec l'aide bienfaisante d'un élixir d'oubli, débarrassent le cœur du poids dangereux qui l'oppresse ? »

Ses angoisses transparaissent au dehors par une lente déformation du visage et de la démarche.

Il a le regard défiant du fuyard, de brusques effrois, de longs affaissements. Au moment de sortir de chez lui, il scrute les alentours, préoccupé de vagues embûches. Il a épousé l'inquiétude. Il guette. Sous l'impression d'une anxiété rongeante, sa voix se vicie en un graillonnement pénible, dont la raucité l'humilie.

Son mal fermente. Le sang circule avec hâte, frappant aux tempes des pulsations brèves, multipliées. L'estomac s'engourdit, répugnant aux aliments. Entre ses lèvres, qu'elle écaille, halète une haleine courte, chaude, fiévreuse.

Ah! combien il souhaite un événement, une catastrophe qui, jetant brusquement son âme hors du cercle où elle tourne désespérément sur elle-même, le délivrerait sans doute. Mais autour de ce drame cruel, dans lequel il est prisonnier, l'existence pour lui se déroule, commode et sereine. Rien qui fasse secousse.

Il n'ose pas se confier à des collègues. Il a honte de sa maladie, du désarroi de son intelligence, de cet arrière-cortège d'infirmités qu'il traîne avec lui. Il a honte plus encore de ce verdict hasardé que sa conscience, opiniâtre accusatrice, nomme sourdement son forfait.

Et cependant il a un besoin invincible de mettre hors de lui ces rêves affreux, de les expulser, de les expectorer, avec dégoût. Il les écrit en caractères hiéroglyphiques sur des chiffons de papier, il les délinée sur la poussière des meubles, il les parle sans bruit, ouvrant et fermant une bouche qui reste muette. Si alors on le fixe, menaçant il darde ses

regards, serrant les lèvres, cachant la feuille, brossant du bras la poussière, avec un air de défi qui dit : Ah! vous voulez savoir ?... Prenez garde!... Vous ne saurez rien... Prenez garde!! Il faut que vous ne sachiez rien... non rien... rien... rien...

SCÈNE CINQUIÈME

Il se rue dans l'étude, éperdument.

Malgré les étonnements et les protestations, du jour au lendemain il abandonne sa clientèle, il interrompt son professorat.

Il s'isole dans l'amphithéâtre.

Dès que l'enseignement public a pris fin, il y pénètre, et avec l'acharnement de l'homme qui veut oublier, qui veut se sauver d'une préoccupation mortelle, il étudie les cadavres que, par considération pour son savoir et ses services passés, par espoir qu'il reprendra ses cours renommés, on met à sa disposition. Il se demande, rendu défiant par les rechutes récentes, si le travail, qui toujours a été pour lui l'ami austère, et souvent le consolateur puissant, cette fois encore sera son rédempteur? Aura-t-il cette vertu, par l'ardeur des hautes

recherches et par les jouissances sublimes des découvertes, de dominer et d'écraser la monomanie qui monte dans sa vie, pareille à une lune malfaisante, arrondissant chaque soir un peu plus haut à l'horizon son disque menaçant ?

Des jours, des semaines s'écoulent presque paisibles.

Dans les moments d'inattention et de repos, la vue, l'ouïe ont encore des écarts vagues, promptement réprimés. Si la lésion intellectuelle subsiste, l'inaction des idées maladives l'endort. La fêlure n'a pas disparu, mais se distingue moins dans l'organe manié avec une prudence infinie. Larbalestrier gagne du terrain. Pli par pli, il reprend cette trame légère de la pensée que le souffle de la démence avait déroulée, et qui, en désordre, claquait au vent. Il respire. Il espère. Cet amphithéâtre sévère et vide dans lequel, seul devant la Mort, il poursuit patiemment sa cure morale, est pour lui un lieu de prédilection. C'est un îlot auquel il a abordé, ruisselant encore des flots amers qui avaient failli l'engloutir.

Pour le public, cet isolement, ce silence subit, ces travaux mystérieux, sont l'héroïque résolution d'un savant sacrifiant tout à la science.

On ne soupçonne pas le nœud de vipères qui le mordent au ventre.

SCÈNE SIXIÈME

Un matin, à déjeuner, la vieille Catherine lui dit :

— Est-ce que vous savez, Monsieur Pierre, qu'Il est très malade ?

— Qui ? demande-t-il, distrait, ne pensant à personne.

Elle ajoute, presque à voix basse, ayant tout à coup l'intuition qu'elle profère quelque chose de grave : — Celui que vous avez condamné.

C'est la blessure presque cicatrisée qu'une maladresse rouvre, un jet de sang jaillissant par la déchirure. Il porte la main à son crâne, du geste rapide qu'aurait fait le blessé :

— Où as-tu appris cela ?

— Le journal en parle tous les jours.

Il ne lisait plus les journaux.

Catherine dit vrai : ils racontent que le Prisonnier se meurt de langueur. La plupart parlent de remords. Un ou deux, timidement, se hasardent à demander si le Malheureux, si tôt dévoré par la mort, n'ajoute pas à sa protesta-

tion d'autrefois la seule preuve d'innocence qui est encore en son pouvoir.

Lire, n'est-ce pas regarder l'abîme? Mais comment en détourner les yeux. Son mal l'enlace d'une tentacule jusque là inactive : la curiosité, une invincible curiosité! Oui, invincible, invincible, invinciblement comme toujours.

Il lit donc.

Il en est moins ému qu'il ne l'avait craint. Dans son égoïste besoin de salut, il se persuade que ce sera peut-être un dénouement salutaire. La Mort fait naître si vite et vivre l'oubli!

SCÈNE SEPTIÈME

C'est d'un cœur apaisé que ce jour-là il entre dans l'amphithéâtre et se met à la besogne.

Sur la couche de marbre, éclairé par le jour vif tombant du lanterneau, est étendu le corps jeune et émacié d'un phtisique. Une moustache noire marque d'une barre le visage. Au-dessous, la lèvre relevée par un dernier spasme, laisse voir une grosse dent tranchante.

A côté, les instruments de dissection.

Larbalestrier cherche un remède aux affections pulmonaires.

Il ouvre la poitrine et met à nu ce qui reste des poumons.

Puis, une loupe à la main, il commence un examen minutieux.

Le silence est profond; seules, quelques gouttes tombent à petits coups rares et mats sur le dallage. Le cadavre, les jambes et les bras étendus, les paupières closes et contractées, semble se raidir pour ne pas crier.

Tout à coup, il entend, tout près de sa tête qui frôle le mort, ces mots prononcés d'une voix si basse qu'on croirait qu'ils viennent de dessous terre :

— C'est moi.

Le sang du Juré se glace dans ses artères. Est-ce le cadavre qui a parlé? Penché, courbaturé, il éprouve une répulsion effroyable à regarder ce visage dont il sent maintenant le froid, là, contre sa joue. Ses orbites se contractent, broyant ses yeux révulsés. Chacun de ses cheveux se dresse comme un dard.

— Oui, c'est moi, reprend la même voix de tombe.

D'un mouvement sec, rapide, violent, tel

que le coup de rasoir qui a tranché les carotides d'un suicidé, Larbalestrier se redresse.

Monstrueuse apparition !

Ce n'est plus la tête à la moustache noire qui s'attache au torse, c'est la tête glabre et blême, c'est la tête du Condamné !

Il chancelle dans le mouvement giratoire d'un vertige. Il a subi le choc d'une décharge de terreur lancée par une pile magique.

Il s'abat, foudroyé.

Caprice atroce du sort, il entraîne le cadavre qui tombe, la bouche et la dent sur sa nuque comme s'il le mordait.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Quand il revint à lui, il était couché dans sa chambre.

A son chevet, un confrère, qui lui dit :

— Enfin, vous revoilà. Décidément, vous travaillez trop. Il ne faut pas que l'amour de la science vous tue. Il est peu raisonnable de mourir pour faire vivre les autres. On vous défend l'amphithéâtre. Sinon, gare à vous.

L'amphithéâtre?...

Ah! oui, il se souvient.

Infernale vision! Jamais, plus jamais il n'aura le courage d'y retourner. Le mot seul le fait frissonner.

Étendu sur son lit, il s'abandonne, enlisé dans une hébétude, à une désolante et interminable rêverie.

Il faut donc renoncer au travail. Lui aussi l'a trahi, ou plutôt a révélé son impuissance devant cet ennemi qui ne recule que pour revenir plus acharné et plus terrifiant.

Il pense à ces maux indomptables qui, chassés d'un organe, circulent sournoisement dans les tissus et, par des routes insaisissables, vont en attaquer un autre, toujours vaincus, toujours victorieux, gagnant à chacun de leurs retours, épuisant leur victime et finalement triomphants. La réserve des résistances possibles va s'appauvrissant, il en a l'impression démoralisante.

Il n'est plus l'esprit ferme et droit, exalté, mais sachant mesurer ce qu'il faut laisser transparaître de la flamme. Un relâchement l'a pris. Le bel édifice de sa nature artiste et pénétrante se détraque. Il n'est plus lui-même. Il y a dérive, il y a débâcle. Peu à peu le personnage qu'il était délaisse son corps fébrile, s'écoule, perflue, et à sa place s'insinue une ombre, celle d'un malheureux craintif, hésitant, misérablement impressionnable, lâche devant toutes les entreprises, marqué pour toutes les défaites. Il se complique d'un autre être. Le ressort du soldat, avant la bataille, conscient de sa force et brûlant de charger, a fait place au douloureux abat-

tement du mutilé jeté bas de son cheval, gémissant dans un sillon.

Il a, comme un enfant, besoin de secours et de caresses consolantes. Mais à qui les demander, lui, sans famille, sorti d'un Père qui avait concentré en un nœud physiologique tourmenté les dernières énergies d'une race bourgeoise parvenue à son terme, et d'une Mère que son génie avait emportée hors de la souche plébéienne si loin et si haut que tous les liens avaient été rompus et que la mémoire même de la parenté s'était effacée?

Sa Mère, il la voit, là, devant lui, dans l'orgueilleuse image qu'il a ôtée du cabinet de son Père, devenu le sien, pour la mettre dans sa chambre, voulant soustraire cette relique aux malignes réflexions de ceux qui se rappellent ses retentissantes amours. Elle se montre à lui, dramatique et grandiose, avec sa coiffure de prêtresse druidique, théâtrale, imposante, imprégnée de sa vie factice, luxueuse et bruyante, mais sans rien qui soit la maternité. C'est le portrait fastueux de la maîtresse de son Père, ce n'est pas sa Mère. Au milieu de l'infortune dont l'ouragan le secoue, divinité guerrière, elle passe dans les nuages, mais ne lui apporte aucun secours.

— Catherine, dit-il, ma bonne Catherine, viens près de moi.

Et, les yeux clos, il tâtonne pour lui prendre la main, qu'il serre entre les siennes.

Il pleure.

Curieuse et compatissante, la Servante le regarde.

Depuis la nuit où, rentrant après le procès, elle l'a vu bouleversé par une apparition qui pour elle n'existait pas, il change, et ce qui l'effraye surtout, c'est qu'il devient muet. Ses lèvres, serrées comme pour retenir un secret, ne s'ouvrent plus que rarement. Elle s'accoutume à le servir sans bruit, diminuant sa voix, marchant craintive; le silence de son Maître est pris par elle pour un ordre de tout faire silencieusement. La solitude et le recueillement du vaste hôtel où ils vivent sont devenus intenses et, pour ainsi parler, matériels. Elle y circule avec les précautions d'une garde-malade, avec la défiance d'une superstitieuse qui ne veut pas éveiller des ombres. Et partout, du sous-sol où elle fait hâtivement la sobre cuisine, jusqu'aux combles, où elle ne monte plus, une paix morte, chaque jour plus navrante, s'appesantit. Il y a des chambres dont elle n'ouvre plus la porte

qu'avec hésitation, vaguement troublée par la pensée qu'elle y pourrait apercevoir des choses extraordinaires. Le grand jardin, que Pierre aimait et dont il ordonnait les travaux, est resté, ce printemps, livré à lui-même, et l'herbe, qui efface si promptement l'œuvre humaine, y pousse en liberté. Le soir, assise dans l'anti chambre, près d'une fenêtre donnant sur la rue pour se croire moins isolée, elle fait mouvoir machinalement et lentement de ses doigts parcheminés, les longues aiguilles à tricoter avec lesquelles les laborieuses vieilles, même aux heures de repos, occupent leurs mains. Dans l'ombre, les objets familiers revêtent des aspects singuliers, se déformant avec des craquements insolites, s'approchent avec des lenteurs rampantes, puis brusquement reprennent leur place et leur immobilité énigmatique, vaguement vibrante et grimaçante. Elle sent autour d'elle un vagabondage de fantômes. Toujours, maintenant, elle attend son Maître, ayant le pressentiment d'un malheur et lui dit bonsoir avec la tendresse touchante qui redoute une séparation prochaine. La maison est comme un tombeau dont elle serait la gardienne et dont il serait l'habitant, se levant de sa cou-

che glacée et revenant après s'être mêlé aux vivants.

Il pleure.

Il pleure, Celui dont elle a pris soin depuis qu'un soir d'hiver elle l'a reçu à la gare des mains de son Père, le ramenant, et son cœur, qui durant tant d'années a joué avec lui à la maternité, se gonfle de pitié et de douleur.

Elle se penche et, mettant son vieux cou ridé et sa tête grisonnante sur l'oreiller, elle se prend à gémir.

De ses yeux coulent les larmes rares des septuagénaires.

Pierre, comme un fils, l'entoure de ses bras, la pressant contre sa poitrine et sentant sous la robe de laine la maigre ossature.

Longtemps ils restent ainsi ! « Chez tous deux s'élevait un désir de sanglots et ils gémissaient tout haut, plus violemment que des oiseaux dont les paysans ont enlevé les petits avant qu'ils eussent des ailes. »

Elle se dégage doucement. Puis son esprit n'allant pas dans la pénétration de l'Inconnu aussi profondément que son instinct, elle lui dit, révélant la seule explication qu'elle eût trouvée

durant les longues heures de solitude où elle tricotait :

— Monsieur Pierre, vous avez une amourette, il faut vous marier.

Il a un nouveau hoquet, plus rauque, plus poignant.

Quoi ! au moment de l'illusion divinement douce que son malheur était deviné et qu'il pourrait avoir enfin cette consolation exquise de s'épancher, voilà quelle est l'enfantine pensée qu'a conçue cet inaltérable dévouement. Seul à subir l'affreuse épreuve, seul à la connaître, tel il doit rester, muré dans son secret, et c'est au milieu de ces ténèbres qu'il lui faudra aller... jusqu'au bout !

O solitude, patrie des forts, devenue pour lui une fosse où il tombe enseveli vivant !

A son tour il a pitié de l'étroitesse de cette bonté infinie, trésor sans efficacité.

Et, désespéré, cessant de regarder la Vieille qui attend une réponse, il tourne la face vers la muraille, les yeux taris, le gosier paralysé.

Le mouvement lui cause à la nuque une douleur aiguë.

Il y porte la main et sent un appareil.

Quoi ?... C'est sur le visage qu'il est tombé à

l'amphithéâtre. Il y sent les meurtrissures. Mais là, au cou, derrière?

— Catherine, qu'est-ce que j'ai là?

— Une blessure, Monsieur Pierre... qui s'est enflammée.

— Qui m'a fait cela?

— Il paraît, — dit-elle simplement, habituée qu'elle est aux incidents médicaux, — que c'est ce jeune homme.

— Quel jeune homme?

— Celui que vous disséquiez. Il a culbuté, la mâchoire sur votre cou et vous a fendu la peau; la salive d'un trépassé, c'est mauvais.

Fantastique raffinement du Hasard.

C'est cette dent tranchante qui saillissait sous la lèvre relevée par une dernière convulsion! Le fantôme l'a mordu! A son sang s'est mêlé le venin de cette salive gâtée par la pourriture de la mort. La brûlure qu'il sent, qu'il sentira jusqu'à la guérison de cette plaie corrosive, c'est le stigmate d'un embrassement funèbre. Rien vraiment ne manque à la mise en scène macabre de l'aventure qui l'achemine vers le gouffre!

Fantastique raffinement du Hasard.

Le Hasard?... Est-ce le Hasard?...

Certes, s'il eût pu se juger soi-même avec la

lucidité d'autrefois et comme en ce temps à jamais évanoui il eût fait d'un malade, le démêlement n'eût pas été difficile pour sa sagace expérience, et il eùt écarté avec le haussement d'épaules de l'incrédulité « ce Hasard », explication des esprits débiles et des courtes vues. Son individualité, produit extrême d'une fin de race, issue de deux êtres anormaux, lui fût apparue comme la prophétie de catastrophes inévitables. Sa naissance était une anomalie, les natures extraordinaires étant marquées pour la stérilité. Il prolongeait un phénomène au delà de l'impasse que fixait la physiologie. En lui la matière se présentait d'elle-même pour les complications périlleuses avec lesquelles la Vie devait le mettre en contact. Ce procès, ou une autre occasion, qu'importe ? La Cour d'assises et son troublant appareil avaient dégagé des excitations assez ardentes pour que le ravage commençât dans cette âme dont l'équilibre n'était qu'apparent. Dès les premières heures, par sa hâte à prendre parti contre l'Accusé, il avait dénoncé le déclenchement intellectuel qui s'opérait, et depuis, de secousse en secousse, train déraillé qu'emporte sa machine, le tumulte, le désordre, les brise-

ments s'étaient multipliés sans arrêt et sans sauvetage possible. Avec une dextérité inconsciente, il avait adapté à ses conceptions délirantes ses sensations réelles. Tout dans ses illusions était devenu logique, en même temps que tout devenait folie. Non, point de Hasard! Des lois, que rien n'attendrit, que rien ne détourne, fonctionnant en leur fatalité muette. A peine dans cette circonstance que deux fois sur la liste des jurés le médecin n'avait pas été rayé, subsistait une coïncidence bizarre! Et encore qui eût pu affirmer que devant ce nom de Pierre Larbalestrier, sonnant fort, virilement original, les magistrats n'avaient pas instinctivement éprouvé le sentiment que ce serait un bon juge et qu'il fallait le garder?

Mais l'homme de science, calme et ingénieux, qui eût ainsi raisonné, n'existe plus en lui. Le cerveau a subi la déchéance des dépressions organiques.

Ses préoccupations tournoient dans les brouillards des superstitions, et les croyances effacées de son enfance réapparaissent comme les linéaments d'un cliché que mord le bain d'argent. Le surnaturel, ses histoires et ses contes, dont on l'avait charmé ou menacé

quand, tout petit, il était attaché aux jupes de sa Mère, au milieu du monde d'actrices, de danseuses et d'habilleuses où elle dominait en reine, les revenants, les loups-garous, les démons, les sorciers, reprennent possession de son imagination dans sa tête affaiblie et l'idée d'une persécution méditée comme une vengeance, poursuivie avec la ténacité d'un cœur sans pitié, réalisée par le concours de puissances invisibles, germe en lui. L'heure des inévitables représailles tinte : il l'entend. L'inconscience succède à la conscience, l'interpénétration du fantastique et du réel s'accomplit.

L'ébriété de la démence le gagne.

Ses pensées vaguent — amalgame de sagesse et de déraison, de mysticisme inattendu, de vertiges, de vérités et de mensonges.

Il se dit :

« C'est peut-être à tort qu'on nie ces choses ! A l'appui de mes doutes n'ai-je pas le témoignage de mes sens, de mes souffrances intolérables, de mes impressions foudroyantes ? Alors que rien de ce qui existe ne peut nous être connu que par nos sensations, et qu'entre les objets et la représentation que nous nous en faisons, il y a un intervalle infranchissable, pourquoi me

refuserai-je à croire que les causes clairement vues de maux aussi cruels ne correspondent à aucune réalité? que les images qui bruissent autour de moi sont fausses, et qu'il n'existe pas entre elles et les êtres qui les produisent le rapport qui unit le corps à son ombre? Redoutable mystère que durant des siècles l'instinct populaire a résolu contre la science... Oh! le sphinx muet accroupi au sommet du monde!... Les explications rationnelles sont séduisantes dans leur gravité froide, mais est-il permis d'assigner des bornes immuables à la perception et connaît-on tout lorsqu'on ne connaît que ce qu'apprennent les sens à l'état de santé?... Quand la maladie change l'axe des facultés cérébrales ne peut-il se développer des effluves équivalant à des communications magnétiques entre l'homme et l'inconnu?

« Sous l'influence du souffle qui l'agite, les facultés du malade n'acquièrent-elles pas un plus haut degré de développement, et de rudimentaires ne deviennent-elles pas d'une acuité magique?... Pourquoi n'existerait-il pas un monde composé d'êtres invisibles... bizarres... fantastiques... embryonnaires? L'envers des choses?... Pourquoi, en de rares et critiques

périodes, l'homme n'entrerait-il pas en communication avec eux?... Entre les branches de nos connaissances n'y a-t-il pas des vides où l'infirmité humaine erre et se perd? Hamlet ne dit-il pas qu'il y a sur la terre et dans le ciel plus de choses que notre philosophie n'en voit dans ses rêves?... Fichte n'a-t-il pas écrit que toutes choses dans l'Univers visible sont une sorte de vêtement, une apparence sensuelle sous laquelle se cache la réalité? Dans chaque objet n'y a-t-il pas une inépuisable signification et l'œil vulgaire ne voit-il pas uniquement ce que l'œil vulgaire apporte de moyens de voir?... Carlyle ne considère-t-il pas ce monde, qu'on ne peut fixer, comme un monde qui ne peut être pénétré, un insondable, qui n'est pas nous, avec quoi nous travaillons, au milieu de quoi nous vivons, et que nous façonnons miraculeusement suivant notre être miraculeux... Derrière ce mouvant décor, en un brouillard redoutable, la vie invisible pullule en un effrayant fourmillement!!! »

Ainsi les décombres de sa science ruinée, pêle-mêle, battent dans sa cervelle, tandis qu'il chevauche l'hippogriffe en plein sabbat d'incohérences, pourchassé par le cahotant cortège de

ses visions. Et les heures coulent lentes et troubles.

Comme le cheval déchiré par les cornes du taureau, à qui l'on recoud les flancs, les soins qu'on prend de lui ne peuvent le guérir. On le remet debout, sans plus, avec une force de moins : le travail.

SCÈNE DEUXIÈME

Ruminant sans cesse son mauvais sort, ne se résignant pas à s'avouer à bout de ressources, se débattant contre l'inexorable poussée du Destin, il cherche, cherche, tâtonnant dans cette fumée de démence dont la brume, s'épaississant, l'enveloppe.

Une pensée lui vient.

S'il retrouvait cette certitude qui se dressait en lui si claire et si haute lorsqu'il avait voté la culpabilité? Si les scrupules qui le dévorent étaient balayés? Oh! la paix serait bientôt dans son âme, et elle suffirait à chasser les apparitions qui le hantent.

Les défenseurs du Condamné doivent, eux, savoir...

Ils ont reçu les confidences suprêmes ou tout au moins deviné le secret.

Ils n'avaient plaidé que l'absence de preuves. Ils avaient réservé la question de culpabilité ou d'innocence. C'était leur devoir et leur droit, ils l'avaient expliqué. Mais devant sa détresse, maintenant que pour leur client tout était irrévocablement consommé, ils ne refuseront pas la confidence qui peut le sauver. Certes, s'ils affirment l'innocence, ce sera comme une vague le poussant d'un élan décisif vers l'écueil où il doit se briser. Mais le péril présent vaut le quitte ou double : il en courra le risquc.

SCÈNE TROISIÈME

Quelques jours après il entrait chez l'un des avocats.

C'était en octobre, car dix mois déjà avaient passé depuis le cauchemar qui avait été sa première station sur le calvaire qu'il gravit, dix mois de souffrances, dix mois de tortures durant lesquels son intelligence s'est égouttée comme si elle eût été son sang.

C'était le soir, car l'état de superesthésie dans

lequel il vibre sans relâche lui fait redouter les rencontres.

Celui qu'il vient interroger est un des anciens du Barreau, un des maîtres, près de toucher à la vieillesse — si l'on peut parler de vieillesse dans une profession où les dons intellectuels, constamment assouplis par la lutte, gardent leur fraîcheur jusqu'aux derniers combats.

Indomptable à la barre, mais merveilleusement paternel et doux dans son cabinet, là où le client doit se livrer, et se livre, pour que l'Avocat puisse apprécier la cause dans tous ses détails et dans tous ses dessous, la déshabillant pour l'ausculter à fond. Morose aussi, sans en ennuyer personne, de cette mélancolie qu'inflige aux grands cœurs, quand il est trop longtemps regardé, le spectacle de la Vie, danse macabre où les morts qui sautent et qui tombent sont moins les hommes que les croyances et les beaux rêves.

Il travaille sous l'abat-jour très bas d'une lampe qui met sur un amas de livres et de papiers se prolongeant dans la pénombre, une étroite zone circulaire de vive lumière.

Deux hautes fenêtres sans rideaux dressent leurs écrans vers un jardin touffu dont les bran-

chages transparaissent. Les feuilles, argentées par le glacis léger de la lueur venant de l'appartement, agitées par la brise nocturne, frôlent les vitres comme des ailes mystérieuses, et les heurtent de leurs battements.

Larbalestrier s'assied, la salive rare.

L'Avocat, habitué à la demi-obscurité de la pièce, l'a regardé dès son entrée et l'a reconnu. Il le fixe, le visage tendu et refroidi par une impression d'étonnement, de sévérité et de tristesse.

— Pardon, Monsieur, dit-il ; avant de causer de votre affaire, c'est vous, n'est-ce pas, qui étiez juré l'an dernier, en décembre?

— Oui, répond Pierre, péniblement.

Il voit sur la physionomie de l'Avocat l'expression d'une grande pitié.

Est-ce l'aspect du désastre de ce visage ravagé par l'incompréhensible et monstrueuse maladie? Est-ce le poignant souvenir de l'acharnement qu'il a montré dans le procès?

Après une pause durant laquelle ils revivent tout cet irréparable :

— Monsieur, dit Pierre qu'on entend à peine, c'est précisément de cette affaire que je désire vous parler... Je vais tâcher de vous

dire... c'est si délicat, je le sais, si douloureux, mais si atroce pour moi. Il m'est venu des doutes sur ce que j'ai fait, et je n'ai plus de repos. Vous pouvez me secourir... Je n'ai pas oublié votre plaidoyer. Pas de preuves directes, oui, pas de preuves, je m'en souviens, pas de preuves. Mais... derrière, au fond... ce que l'avocat peut savoir, apprendre, saisir,... deviner? Pas de preuves, mais on peut être coupable. Des preuves et on peut être innocent. Dites-moi, oh! je vous en supplie, dites-moi si, pour vous, il était coupable?

Il priait d'une voix amincie, timide et amoindri, pathétique par sa misère, demandant une aumône comme un pauvre, humilié.

L'Avocat est stupéfait.

Qu'est devenu le Juré, trônant dans l'insolence de sa conviction, dans l'orgueil de se sentir, plus que le Ministère public, le champion de l'accusation, dans l'assurance que lui donnait son accord tacite, mais évident pour tous, avec la tyrannie de la foule. Ah! comme les événements ont laminé cette âme!

— Monsieur, dit-il en hésitant, comment pourrais-je vous répondre? Le Malheureux que vous avez condamné et qui se meurt — (il pense :

qui se meurt comme vous) — eût-il avoué à ses défenseurs, qu'ils ne pourraient rien dire sans forfaire à l'honneur professionnel? Nous n'avons à nous occuper que des preuves. L'intérêt social est de ne pas condamner sans preuves, voilà tout. Il est de tradition dans notre Ordre de ne jamais, au criminel, affirmer ni la culpabilité, ni l'innocence. Nous sommes parfois les premiers trompés.

Pierre interrompit :

— Je ne vous demande pas ce que vous a dit l'Accusé; je vous demande ce que dit votre conscience. Accordez-moi cette grâce, Monsieur.

De ses yeux, brillants de fièvre, deux larmes suintent.

Un coup de vent passe dans le jardin. Sur les vitres, on entend plus fort le battement des branches.

L'Avocat est profondément remué.

— Monsieur, reprend-il, je vous plains de tout mon cœur. La confidence que vous attendez de moi est redoutable. L'Accusé ne m'a rien dit. Et je puis ajouter que durant l'étude de ce long procès, faite avec lui, en prison, durant des semaines, sur le dossier, jamais, non jamais, ni le jour, ni le soir, au cours des conférences

qui me retenaient souvent là jusque minuit, je n'ai, à la suite de mes interrogations sans nombre, de mes efforts pour tout savoir et tout démêler, surpris un regard, un mot, une impression, un détail si intime qu'il fût, souvent pour nous révélateur, qui m'aient éclairé sur le mystère de cette conscience. Mais je vous comprends, ce n'est pas cela. Vous voulez que je vous dévoile le mystère de ma conscience à moi.

Un nouveau coup de vent secoue les arbres. Bruyamment, les rameaux frappent les carreaux transparents, et les frottent en grinçant.

L'Avocat se tourne vers la fenêtre.

Larbalestrier, qui des yeux le suit, haletant, regarde aussi.

Il voit, il voit dans l'angle supérieur de la baie, accroupi ainsi qu'un gnôme sous un chapiteau gothique, l'Accusé, collant à la vitre son visage menaçant, un doigt sur la bouche : Silence!

D'un sursaut, le Juré se dresse, tendu, sur les pointes des pieds.

L'Avocat le considère, gagné par l'épouvante à l'aspect de ce visionnaire raidi dans une extase inexplicable.

— Qu'avez-vous? s'écrie-t-il, se levant et repoussant son siège.

L'halluciné recule, fasciné par l'Apparition.

La bouche béante, les yeux démesurément ouverts, il va à reculons vers la porte. Il tâtonne fébrilement, la main derrière lui, pour trouver la poignée, ouvre, et poussant un aboiement, il s'enfuit.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Une fois encore le naufragé remonta à la surface.

Une trêve, causée par l'outrance d'une crise suraiguë, régnait en lui. Les flots tumultueux de ses transes étaient retombés. Son âme était lasse. Il se résignait.

Pourquoi résister davantage à l'Inévitable?

Il s'accoutumait à cette vie double, faite de réalités et d'apparences, dont le mélange devenait si complet qu'il confondait les rêves de ses sommeils courts et troublés, avec les songeries de ses veilles.

La région des chimères où le transporte sa démence se soude au monde matériel où le retient à peine sa raison défaillante. Il se fait une accoutumance des visions qui l'assaillent,

abandon plus funeste que la lutte, car l'absorption par le fantastique en est accélérée.

Sans terreur, il a vu s'établir à ses côtés, avec la fatalité d'une ombre, une image du Condamné, aux teintes ternes, aux contours incertains, une silhouette floconneuse, vue à travers un brouillard, à physionomie morte, qu'il trouve à son réveil au pied de son lit, qui s'assied vis-à-vis de lui à table, qui marche à ses côtés quand il essaie une sortie. Il a osé avancer la main pour la tâter et n'a trouvé que le vide. S'il va vers elle, le vague mirage recule, et reprend sa place dès qu'il se retire. Et de nouveau, dans les glaces où vont ses regards fatigués, il voit l'Autre, puis lui-même, puis de nouveau l'Autre, en images fondantes, s'enchevêtrant et finissant en un personnage composite, bâtard du rêve et de la réalité.

Aphone et indifférent, il observe ces phénomènes.

Ce lui est distraction, presque, et ce calme imprévu lui suggère un espoir nouveau d'existence, anormale, il est vrai, mais supportable, en compagnie de cet étrange familier, visible pour lui seul.

SCÈNE DEUXIÈME

Cette intimité surnaturelle fait germer en lui un désir nouveau : revoir celui dont le reflet ne le quitte plus ; savoir ce que ce reflet deviendra quand il sera rapproché de son foyer vivant ; regarder face à face ce fauteur de maléfices pratiquant contre lui, dans son cachot, il n'en doute plus, un criminel envoûtement !

Aberration d'appétit d'un cerveau qui s'amollit, mais, une fois encore, invincible.

Il sollicita l'autorisation de visiter le Condamné. Sa qualité de médecin célèbre, de membre du jury de jugement, l'ignorance où l'on était de son état intellectuel, la maladie du reclus qui s'aggravait, lui firent obtenir la permission sans difficulté.

Il partit. Ou plutôt ils partirent : son brumeux compagnon le suit. Quand il arrive au guichet du massif et morne édifice, il est encore à ses côtés. Quand il a franchi le seuil, il tourne la tête : il n'y est plus. Le Juré pense : c'était à prévoir ; il est allé rejoindre son corps, je vais les trouver ensemble.

Le guichetier l'a regardé avec surprise. Sur le parcours des corridors, les gardiens s'arrêtent,

étonnés. Quand il entre dans le cabinet du directeur où doit avoir lieu l'entrevue, celui-ci est stupéfait. Impassible au monde extérieur, le Juré n'y fait pas attention.

Sans qu'il s'en doute, il a pris une ressemblance singulière avec le forçat moribond. Les miroirs et les tableaux confus qui se formaient dans leurs énigmatiques profondeurs, ne le trompaient pas en y faisant flotter, en une seule image, le Juge et le Condamné.

L'accointance constante du Spectre, la contemplation de cette figure immatérielle, mais saisissante, l'identité de leurs natures, la maladie qui ronge l'un et l'autre, ont amené une assimilation de physionomie, et surtout d'allures. Quand le Condamné entre, l'analogie est déconcertante. On croirait deux frères. On croirait aussi deux agonisants.

Il est donc là, à trois pas, le satanique personnage auquel il rapporte toutes ses terreurs, toutes ses souffrances. Il est là, oui, la face sans un poil, plâtrée de pâleur, avilie par le rasoir réglementaire de la prison, inoffensif et taciturne, sous sa veste et son pantalon de toile grise rapiécés et tachés, la cagoule rejetée sur le dos — exprimant par son attitude qu'il est

pour lui plus difficile de vivre que de mourir, détaché déjà de toutes choses, n'ayant plus ni haine, ni colère, acceptant sa destinée, paraissant comprendre qu'elle avait dépendu d'une Fatalité plus impénétrable que la volonté ou l'infirmité humaines.

Larbalestrier l'examine, dérouté par cette placidité triste et cette impuissance indifférente.

Défiant et prévenu, il y voit une dissimulation diabolique. L'incube féroce se dérobe sous cet air débonnaire. Le vampire joue l'ange. Mais c'est un sorcier, un sorcier, un sorcier! Dans son cachot,... seul,... la nuit,... à minuit, sur une figure modelée à sa ressemblance avec la mie gluante du mauvais pain de la prison, il l'envoûte, il l'envoûte, il l'envoûte!

— Avez-vous quelque chose à lui demander? questionne le Directeur.

Le Reclus relève la tête, les yeux ranimés soudain, entr'ouvrant la bouche pour répondre à ce juge dont il se souvenait, à ce juge, non, à cet ennemi qui a effondré sa vie. Et de sa poitrine qu'il vient de gonfler par une aspiration puissante, les bras rejetés en arrière, il semble que va ressortir, rajeunie et exterminatrice, cette Malédiction lancée jadis dans l'espace,

jamais retombée, et que le Juré a senti toujours près de lui, autour de lui, circulant, l'enveloppant, comme un noir et funeste oiseau, de son vol circulaire.

Le Directeur répète : Avez-vous quelque chose à lui demander?

— Non, rien, répond le Juré... rien,... et il a l'attitude du chien qui sent proche un coup et recule avec un rampement.

— Non, rien, reprend-il, regardant le Condamné, la main levée devant le visage en un geste de défense.

Puis, subitement, tournant sur lui-même, il s'en va. — Non, rien,... rien,... — avec la désinvolture du maniaque pour tout ce qui n'est pas son idée fixe, mâchonnant des mots sans suite, gesticulant, dans le vague, la mimique de la folie frémissant dans ses membres, — Rien,... rien,... rien...

Dès qu'il a repassé le seuil, l'Autre reparaît. Il en était sûr. Son cas se régularise. Soit, il admet le régime. Il s'agit de le rendre aussi peu gênant que possible. Il s'y appliquera.

SCÈNE TROISIÈME

La Destinée ne le voulut point.

Le Condamné mourut.

La vieille Catherine, entre-bâillant la porte, le dit à son Maître à son réveil.

Tout de suite ses regards se portent à la place où il voit habituellement l'Ombre.

Elle y est.

Mais non plus un reflet brumeux, aux teintes ternes, aux contours incertains, non plus une silhouette floconneuse, vue à travers un brouillard, à physionomie morte.

Cette fois, c'est lui-même.

Larbalestrier surgit sur son séant, tendant vers l'apparition sa face amaigrie où croît maintenant, inculte, une barbe grisonnante, en pointe. Et il entend ces paroles qui lui avaient été adressées à la prison, venant maintenant du fond de l'horizon, à travers les espaces, comme une ironie en présence de ce nouveau prestige :

— Avez-vous quelque chose à lui demander ?

Il prononce : — Que te faut-il ?

Et dans sa mémoire retentit cette apostrophe du tragique :

« Oh ! réponds-moi ; ne me laisse point, dans

l'ignorance, mourir de l'émotion que j'éprouve; dis-moi pourquoi tes ossements, enclos dans le cercueil, ont brisé leurs ligatures, pourquoi le sépulcre où l'on t'a enseveli en paix a soulevé sa pierre et ouvert sa gueule pour te rejeter parmi nous ? Comment se fait-il que toi, dépouille inanimée, tu reviennes, imprimant à la vie un cachet d'épouvante, me jeter, fragile jouet, dans les angoisses de la terreur et plonger mon âme dans des pensées qui dépassent sa portée ? Réponds, pourquoi cela ? Dans quel but ? Qu'exiges-tu de moi ? »

La voix très basse, la voix d'outre-tombe qui lui avait parlé dans l'amphithéâtre, murmure :

— Que tu meures,... comme moi.

Pierre chancelle. Sur ses bras, sur sa poitrine, les poils se hérissent.

— Répète, répète, hurle-t-il.

Et le Spectre répète :

— Que tu meures,... comme moi.

Ah ! c'est sûrement une vision, semblable à celle qui est devenue son commensal et qui n'a plus la puissance de le terroriser. En essayant de la tâter, il ne trouvera que le vide.

Sautant du lit, en chemise, les jambes flageo-

lantes, des deux mains il pousse droit au Fantôme.

Horreur! il sent sous ses doigts des côtes. L'être sépulcral s'est corporifié!

Une rafale d'effroi flagelle son cerveau démantibulé.

Claquant des dents, froid comme le marbre, il va à reculons vers son lit, par saccades, et quand il l'atteint, d'un bond fou, il se jette dessus, se roulant sous les couvertures, cachant la tête et poussant des jappements plaintifs.

Longtemps il reste ainsi, pareil à un animal blessé qui se terre.

Catherine ne le voyant pas descendre, monte. Elle le trouve pelotonné.

— Non! non! crie-t-il, quand elle essaie de le découvrir.

Puis, d'une voix presque indistincte :

— Est-il encore là?

— Qui, Monsieur Pierre? quoi?

— Lui, lui, tu sais, l'Autre!

Ne comprenant pas, elle regarde circulairement, le cœur battant fort; puis, baissant de ton aussi :

— Je ne vois personne, je ne vois rien.

Rien pour elle, peut-être. Personne,... pour

elle! Mais pour lui, avec ses yeux de voyant, avec les liens détestables qui l'unissent à l'Invisible?

Il se dégage, tremblant, et regarde. C'est vrai, plus personne.

De sa poitrine, en un bruyant gémissement s'exhale le flot de ses terreurs.

Une fatigue immense distend ses fibres. Tous les ressorts de son être désorbité semblent forcés. Il reste couché, inerte et flasque, exigeant que la Servante ne le quitte pas.

« Il faut que tu meures! »

Ainsi donc le Spectre le condamne à son tour.

Mourir! Quand?... Il n'en a rien dit...

Une pensée funèbre entre dans son cerveau, comme une flèche dardée de l'inconnu.

— Quelle date aujourd'hui, Catherine?

— Le vingt décembre, Monsieur Pierre.

Le vingt décembre! Rapprochement terrible! C'est le vingt et un décembre, jour du solstice d'hiver, que le verdict a été rendu. L'année ramènera demain l'anniversaire de l'événement qui l'a voué aux Furies. Est-ce le jour choisi pour son exécution?

Mourir! Comment?... Il n'en a rien dit non plus. Quel nouvel imprévu effroyable va surgir

des inépuisables abîmes qui alimentent son supplice ? Quelles tortures inventera cette alchimie ingénieuse et féroce pour laquelle tout est possible.

Il pense à devancer cette échéance. Le suicide ? Faire le saut, à fond, dans le noir,... dans le puits... Finir le supplice de vivre... « S'évader dans la mort... »

Non. Pourquoi obéirait-il à ces visions, à ces voix exécrables ? En cet abîme ténébreux, l'horreur et les tourments seront-ils moindres ? De quel côté l'aiguille marque-t-elle la plus haute pression de torture ? Non. Il subit une épreuve, un châtiment, mais le terme n'arrive-t-il pas ? Cette année qui s'achève en verra la fin.

Et, son esprit chancelant dans la bagarre de ces derniers assauts, établit des rapports de logique nécessaire entre le fonctionnement des rouages supra-sensibles faisant mouvoir l'engrenage qui le broie et les mouvements inflexibles des astres réglant le cours des temps. Cette circonstance que le lendemain est la date du solstice d'hiver ajoute un présage à ses espérances. Il faut lutter encore. Le choc suprême se prépare. S'il y résiste, l'enchantement sera

brisé, et comme Faust, arraché à Satan et guéri des cruelles passions humaines, il se réveillera, meurtri, mais enfin sauvé, sur les gazons verdoyants, dans les régions sereines de la paix retrouvée et du bonheur reconquis. Cette pensée du suicide n'était qu'un piège nouveau que lui tendait le démon. Arrière cette fiole de poison venue là, sur sa table, il ne sait d'où! Arrière l'arme dont une main qui n'appartient à aucun corps lui présente la crosse!... Qu'est-ce? Un coup de carabine?... D'où?... Et ce plancher qui bouge maintenant comme le pont d'un navire... et tangue... tangue... Bah!... Bah!... Bah!... Maintenant qu'il est familiarisé avec le terrible et qu'il est rassasié d'épouvante, qu'est-ce qui pourra l'émouvoir encore?

SCÈNE QUATRIÈME

Opprimé par la cohue de ses rêves, il fut aux aguets le reste du jour, attendant l'embuscade.

Les heures tombèrent une à une, monotones. Au crépuscule, avec la gelée commençante d'une nuit d'hiver, il tomba de la neige.

Il se couche à demi rassuré.

Le sommeil relâcha sa volonté à laquelle il venait d'imposer un violent effort. Des rêves confus et tristes occupèrent son cerveau.

Il flottait, amorphe, au milieu de nuages, qui, en grands flocons plombés, tels qu'au-dessus des monts, roulaient lentement les uns sur les autres dans des cieux infinis, glacés et silencieux. Puis ce fut au sein d'une masse visqueuse, image du chaos, molle et tiède, remplissant l'espace sans bornes. Tout à l'heure c'était la lumière, maintenant c'étaient les ténèbres. Et la conscience qu'il avait de soi diminuait. Il se sentait peu à peu absorbé par ce mélange énorme où ce qui formait l'Univers était délayé et intimement uni en une pâte informe et fade. Il eut l'impression de la minute dernière où tout ce qu'il avait été s'était désagrégé et se perdait dilué dans la décomposition absolue, où l'âme, cette étincelle, cette bagatelle, retombait comme une petite graine dans les guérets immenses du monde; et il se souvint vaguement d'un souper durant lequel un dramaturge islandais, arrivé de son île glacée, avait parlé de l'immortalité de cette même Psukè et où il l'avait violemment combattu en affirmant le Néant après la mort.

SCÈNE CINQUIÈME

Son sommeil s'acheva lourd. Le poignant désir de vivre le moins possible durant ce jour redoutable qui, pour lui, pouvait ne pas finir, le prolongea tard. Il est onze heures quand le réveil descelle ses paupières.

A ce moment il entend des pas mous sur l'escalier. Quelqu'un traverse le palier. La porte s'ouvre.

C'est l'Autre! Libre et subtil, il vague dans la mort.

Il s'arrête à l'embrasure, plus livide que la veille, apportant avec lui un relent de la décomposition du cadavre, qui gît abandonné dans la chambre funéraire de la prison.

— C'est pour aujourd'hui.

— Je le sais, bourreau! répond Larbalestrier.

En lui sonne l'imprécation de Macbeth :

« Loin de moi les pâles terreurs des poltrons. Ne m'apporte plus de messages. Je ne veux plus en recevoir. Ni l'esprit qui me mène, ni le cœur que je porte ne peuvent être ébranlés par le doute, ni abattus par la peur ! »

Et, sans faiblesse, il ajoute :

— Que te faut-il ?

— Que tu te tues ! répond le Spectre.

Et il se retire. Sur le palier, sur l'escalier, son pas mou traîne comme tout à l'heure.

Catherine entre. Elle l'a croisé, assurément.

— Qui viens-tu de rencontrer ?

— Personne, répond-elle étonnée.

Pierre se lève, calme, conscient du péril mais résolu. Il s'agit de franchir cette journée. Il s'agit d'éviter les dernières embûches.

« Il faut que tu te tues, » a dit l' Esprit.

Il ne se tuera pas.

Le suicide ! C'est, il le sait, la fin des hallucinés. Cette fin, son persécuteur la lui suggère pour donner le change. Mais il n'est pas halluciné. Il a palpé le fantôme. Le revenant n'est pas une apparence, la création d'un cerveau troublé ; il est réel, il est tangible. C'est un habitant de l'autre monde, fait comme lui d'os et de chair, avec lequel le duel est possible. Ses ruses témoignent de son impuissance dans une lutte ouverte et suprême. C'est cette lutte qu'il faut engager, sans faiblesse, d'égal à égal,... et avec l'espoir de vaincre !

Il s'habille : il veut sortir, courir la campagne, respirer le grand air, se mouvoir dans

les lieux clairs, aux larges horizons, où l'on se sent plus libre, où l'on se sent plus fort.

Ses regards vont au portrait de sa Mère. L'incertaine clarté de ce jour, le plus court de l'année, l'assombrissait. La figure flottait. Elle lui parut ineffablement triste.

Emu, il la contemple. La bouche de l'effigie s'entr'ouvre et comme un soupir il en sort ce mot : Adieu !

Ah ! c'est l'effet de son trouble. Il faut se soustraire à ces imaginations émouvantes. L'heure est aux actions viriles.

Et pourtant, au moment de quitter cette chambre, il se retourne et, invinciblement, il dit à cette image qu'il laisse derrière lui, peut-être pour jamais : Adieu !

SCÈNE SIXIÈME

Par une cristalline matinée d'hiver, il gagne les environs. Ceux où l'on a promené son enfance, où a rêvé son adolescence.

Une légère couche de neige blanchit les champs. Dans le ciel pur un soleil souffreteux, bas sur l'horizon, semble un souvenir déteint

de l'été. Partout l'isolement et l'engourdissement.

Il marche, suivant les chemins familiers, traversant les villages qu'il peut nommer tous, passant dans les bois dépouillés de feuillage, franchissant les ruisseaux couverts d'une glace fragile. Et dans cette région qui a été le jardin de sa jeunesse, sous ses pas s'éveillent les souvenirs, formant autour de lui un cortège d'ombres protectrices, mélancolique et doux. Est-ce l'espérance qui se lève? Est-ce la dernière consolation à un mourant?

Il marche jusqu'au soir.

Et le soir venu, n'ayant pas assez de ce bain salutaire d'activité et de rêve, il continue, repassant par les mêmes ruisseaux, par les mêmes bois, par les mêmes chemins, par les mêmes villages pacifiques, se saturant de leurs effluves rendus plus subtils par la magie nocturne.

SCÈNE SEPTIÈME

La pleine lune a relayé le soleil.

Descendant des champs vers la ville, il entend sonner dix heures à la nécropole dont les trois

tours dressent leurs stèles tronquées au-dessus d'un cimetière. Il lui semble que la cloche sonne dans des ruines.

Il traverse le pont d'un canal.

Devant lui, au loin, effaçant la clarté lunaire, brillent les phares électriques d'une gare.

Il les regarde, puis les compte : deux, quatre, six... huit! Il tressaille. La sensation mauvaise que ce nombre lui a longtemps causée revient, âcre, importune.

Il se détourne et s'engage dans une allée dont les tilleuls séculaires sont glacés de givre. Il se hâte, comme si l'accélération de sa marche devait accélérer la marche du temps.

Dans peu d'instants le charme sera rompu. C'est à onze heures, en effet, qu'un an auparavant a été rendu le verdict.

Oh! la Ma-lé-dic-tion!...

Mourante et mélancolique, du lointain, par ondes, arrive une musique, balançant dans la nuit l'écharpe de sa mélodie.

La vieille avenue est solitaire.

Sa longue et droite chaussée, côtoyant le canal long et droit ainsi qu'elle, semble dormir près de lui, comme l'épouse près de l'époux. La neige les couvre tous deux d'une courtine

blanche. Les arbres les protègent du baldaquin de leurs ramures.

Subitement il entend marcher derrière lui.

Son cœur bat à coups pressés. Il s'arrête... Le passant approche... Il se retourne. Le passant est à quelques pas.

C'est Lui ! C'est l'Autre ! !

Ils se regardent, fardés tous deux d'une lividité qui les fait plus blancs que la neige étendue sous leurs pieds. Comme à la prison, le Mort et le Vivant semblent frères.

Dans Larbalestrier se gonfle le flot des résolutions suprêmes et de la rage du désespoir.

Il se ramasse pour bondir, frapper, mordre, déchirer.

Celui qui n'est plus élève la voix :

— Tu ne t'es point tué ?

— Non ! non ! ! non ! ! ! rugit l'halluciné.

— Alors, râle le revenant, en se ruant sur lui, à nous deux !

Le duel s'engage, féroce comme si des fauves étaient aux prises.

Le Spectre a saisi le Juré à la gorge, des deux mains. Et celui-ci, secoué d'épouvante et d'horreur, a au cou la même impression étranglante et molle qu'un an auparavant, dans son

rêve, quand un des cavaliers de l'escorte l'avait, en passant, cueilli sous le péristyle, de ses doigts rouges comme de la viande de boucherie. Dans ses narines, pestilentielle, suffocante, entre l'odeur cadavérique. De ses poings, en désespéré, il martèle la tête de son ennemi. Ses bras passent et repassent dans l'air, ailes de moulin tournoyantes. Il entend les coups qui meurtrissent et fendent la chair ; elle se détache par morceaux, sèche et vide de sang. Comme s'il frappait sur du plâtre, des écailles tombent.

Le crâne d'un squelette apparaît par degrés et finalement reste seul, hideux, invulnérable.

Larbalestrier, se piétant et se bandant, malgré ses efforts, cède. Le Fantôme le pousse vers le canal, marécageux et torpide. L'épouvantable combattant veut le noyer. Frénétique, il résiste. Rien n'y fait : irrésistiblement il approche de la rive.

Il sent le moment où ses pieds, arrachés du chemin auquel, d'une volonté surhumaine, il essaie de les coller, entrent dans le gazon de la berge dont le grésil craque. Il sent l'infériorité que lui donne la pente pour résister à l'impitoyable poussée du monstre. Il sent son corps basculer et tomber en arrière, tandis que les

phalanges qui garrottaient son cou se détachent.

Dans sa chute, il frappe de l'occiput la glace, qui se brise. Il se retient de ses mains crispées aux herbages, les jambes allongées vers le haut de l'accotement. Sa tête seule est mouillée. Il peut se sauver encore!

Mais d'un bond le Spectre est sur lui, et, s'accroupissant, lui enfonce le visage dans l'eau.

Il veut crier.

Sa bouche entonne en grouillant le liquide fangeux. Convulsif, il se débat. Ses jarrets talonnent la berge. Il est mort!

Mystère effrayant, il est seul!

Le commandement sinistre du Spectre : « Il faut que tu te tues ! » est accompli.

Le rêve s'est achevé par la mort.

Le Juré s'est tué.

FIN.

MUSIQUE

En sourdine

Voir ci-dessus p. 2.

PREMIER ACTE

Les quatres premières scènes : BEETHOVEN, Allegretto de la Sonate op. 10, n° 2 (Piano seul).

La cinquième scène : BEETHOVEN, Final prestissimo de la Sonate op. 10. n° 1 (Piano seul).

DEUXIÈME ACTE

Les sept premières scènes : J. S. BACH, Aria de la Suite en ré (Violoncelle et piano).

Les trois dernières scènes : J. S. BACH, Gavotte, nos 1 et 2 de la Suite anglaise n° 3 (Piano seul).

TROISIÈME ACTE

SCHUMAN, Sonate, op. 105, 1re partie (Piano et violon).

QUATRIÈME ACTE

BEETHOVEN : Final allegro de la Sonate appassionata, op. 57 (Piano seul).

CINQUIÈME ACTE

BEETHOVEN : Sonate à Kreutzer, Adagio et presto de la 1re partie (Piano et violon).

Nota

Quand la lecture de l'acte ou des scènes ne finit pas avec le morceau, reprendre celui-ci.

Les morceaux ci-dessus sont donnés à titre de simples indications. Tous autres, appropriés au caractère des actes et des scènes, peuvent être adoptés.

TABLE

DES PRESSES

de la Veuve de FERDINAND LARCIER

A BRUXELLES



ACHEVÉ D'IMPRIMER

le 15 février 1904.

Arschot (Comte d'). Sourires perdus . . . fr. 3 »
Courouble (L.). Mes Pandectes . . . 3 50
— Notre langue. . . . 1 »
— Profils blancs et Frimousses noires, ill. . . 3 50
— La famille Kaekebroeck . . . 3 50
— Pauline Platbrood . . . 3 50
— Les Noces d'or . . . 3 50
— Images d'Outremer, illustré. . . . 3 50
De Coster (Charles). La légende d'Ulenspiegel . . . 5 »
— Légendes flamandes . . . 3 50
De Haulleville (Baron). En vacances . . . 3 50
— Portraits et Silhouettes, 2 vol. à. . . 3 50
— J. M. J. Bodson . . . 2 »
Delattre (Louis). Contes de mon village. . . . 3 50
— Les miroirs de jeunesse . . . 3 50
Demolder (Eugène). Contes d'Yperdamme . . . 3 »
Destrée (Jules). Journal des Destrée . . . 1 »
Eekhoud (G.). Les fusillés de Malines . . . 3 50
— Au siècle de Shakespeare . . . 3 »
— La nouvelle Carthage (édit. définitive) . . . 4 »
— Nouvelles Kermesses . . . 3 50
Emerson. Sept Essais, avec préface de Maeterlinck. . . . 3 50
Garnir (George). Les Charneux. . . . 3 50
— Contes à Marjolaine. . . . 3 50
Greyson (Emile). A travers passions et caprices . . . 3 50
Krains (H.) Histoires lunatiques . . . 3 »
Lichtervelde (Cte G. de). Légendes de l'inconnu géographique. 2 »
Maeterlinck (M.). Théâtre, 3 vol. à . . . 3 50
— Les sept princesses . . . 2 »
— Serres chaudes. — Quinze chansons . . . 3 »
— L'Ornement des Noces spirituelles . . . 5 »
— Les disciples à Saïs et Fragments de Novalis. 4 »
Maubel (Henry). Etude de jeune fille. . . . 2 »
— Quelqu'un d'aujourd'hui . . . 3 50
Philippe (Marie). Les Enfants sur la scène. . . . 2 50
Picard (Edmond). Scènes de la vie judiciaire. — Paradoxe sur l'Avocat. — La Forge Roussel. — L'Amiral. — La Veillée de l'Huissier. — Mon Oncle le Jurisconsulte . . . 4 »
— El Moghreb al Aksa (Mission au Maroc) . . . 4 »
— En Congolie . . . 3 50
— Monseigneur le Mont-Blanc . . . 2 »
— Vie simple . . . 2 »
— Le Sermon sur la montagne et le Socialisme . 2 »
— Comment on devient Socialiste . . . 1 »
— L'Aryano-Sémitisme . . . 3 »
— Désespérance de Faust, prologue pour le théâtre
— Jéricho, Comédie drame en 3 actes . . . 3 »
— Fatigue de vivre, Comédie-drame en 4 actes . 2 50
— Psukè, Dialogue pour le théâtre . . . 3 »
Pierron (Sander). Pages de Charité . . . 3 50
— Les délices du Brabant . . . 3 50
Ruyters (A.) Les mains gantées et les pieds nus . . . 3 50
Sigogne (Emile). Contes merveilleux. . . . 3 »
— L'art de parler . . . 3 50
Tordeus (Jeanne). Manuel de prononciation . . . 2 »
Van Doorslaer (Hector). Sur l'Escaut . . . 3 50
Van Lerberghe (Charles). Les Flaireurs . . . 1 »
Van Zype : NOS PEINTRES I : Baertsoen, Courtens, Laermans, Levêque, Lynen, Ronner, Stobbaerts, Vanaise. Un grand volume avec 8 phototypies . . . 3 50
Waller (Max). Daisy, roman. . . . 3 »